

Fromage bleu

ou La logique du rêve



Roman Jeunesse

Arnaud PAPIN

À Max et Iyad

SOMMAIRE



La tour de Babybel	Page 3
Le village dans les nuages	Page 11
Le jardin de Djella	Page 24
La logique du Roi	Page 37
A bord de « L'aventure »	Page 61
L'homme du désert	Page 73
La lettre à Élise	Page 83

La tour de Babybel

Harold rentre de l'école.
Le ciel est gris. Pas un rayon de soleil.
Ici, le soleil se cache souvent derrière les grandes tours.

De gros blocs de béton qui montent si haut qu'on dirait qu'ils touchent le ciel.
Harold marche sans vraiment regarder autour de lui.

Des voitures passent. Des feux rouges clignotent.
Des chiens aboient. Des gens courent.
Tout va très vite.

Lui, il pense à une seule chose : rentrer chez lui.
Il lève les yeux.
La tour est là. Immense.
Vingt-neuf étages.
Harold entre dans le hall.
Personne.

Ses parents travaillent encore.
Il hésite.
Aller chez Élise ?
Non.
Élise est gentille. Très gentille même.
Mais quand il va chez elle, ils font toujours la même chose : jouer à la PlayStation.
Pendant des heures.
Et à chaque fois, Harold a mal à la tête.
Un mal de tête terrible.
De ceux qui empêchent de dormir.
Alors non. Pas Élise aujourd'hui.

Dans l'ascenseur, Harold soupire.
Il sait déjà qu'il ne fera pas ses devoirs.
Pas aujourd'hui.
Ni demain, sans doute.
Il n'est pas le premier de la classe.
Mais il n'est pas le dernier non plus.
Et ça lui va très bien.
Parce que le dernier, lui...
il s'attire toujours des ennuis.
Comme Pitchoune.
Et ce matin, Pitchoune a fait très fort.
Son vrai prénom ?
Personne ne s'en souvenait vraiment.
Même pas Harold.
Mais ce n'était pas très important.
Ce matin-là, Pitchoune avait fait très fort.
La maîtresse, madame Carole, le cherchait partout dans la classe.



— Pitchoune ? Tu es où encore ?

Elle avait l'air agacée.

Très agacée.

Parce que, juste avant, elle lui avait confisqué ses Pogs.

Et ça, pour Pitchoune, c'était une catastrophe.

Alors, pendant que la maîtresse avait le dos tourné, Pitchoune avait eu une idée.

Une très mauvaise idée.

Il avait pris son stylo.

Et d'un coup, il avait fait gicler l'encre dans le dos de madame Carole.

Personne n'avait rien vu.

Personne n'avait rien entendu.

Sauf peut-être... quelques élèves qui retenaient leur souffle.

Madame Carole, elle, continuait d'écrire au tableau.

Sans savoir.

Mais le soir, en rentrant chez elle, elle verrait les taches.

De grosses taches noires sur sa robe bleue à pois blancs.

On aurait dit des nuages d'orage.

Et là... ça allait faire des étincelles.

Dans la classe, personne ne riait vraiment.

Parce que tout le monde savait une chose : quand madame Carole est de mauvaise humeur, elle donne des punitions. Beaucoup de punitions.

Pour Pitchoune, ça en valait la peine. Il avait vengé toute la classe.

Arrivé au bon étage, le vingt-neuvième.

Harold hésite encore une seconde avant d'entrer.

La PlayStation, c'est tentant. Très tentant même.

Mais Élise... elle ne sait pas s'arrêter. Et ce soir, Harold n'a pas envie d'avoir mal à la tête.

Alors il rentre chez lui.

La première chose qu'il fait, c'est aller dans la cuisine.

Il ouvre le frigo.

Il se prépare un sandwich avec du jambon. Du fromage entre deux tranches de pain de mie.

Et bien sûr... une bonne couche de mayonnaise.

Dans le salon, sur la table basse, il voit un petit mot.

Ses parents.

Ils ne rentreront pas avant tard.

Ils l'embrassent très fort. Ils disent de ne pas s'inquiéter.

Qu'il est grand maintenant.

Harold lit le mot en silence.

Puis il le repose. Il y a aussi un post-scriptum : une pizza dans le congélateur. À réchauffer.

Harold va vérifier tout de suite.

Et en même temps, il jette un coup d'œil dans le frigo.

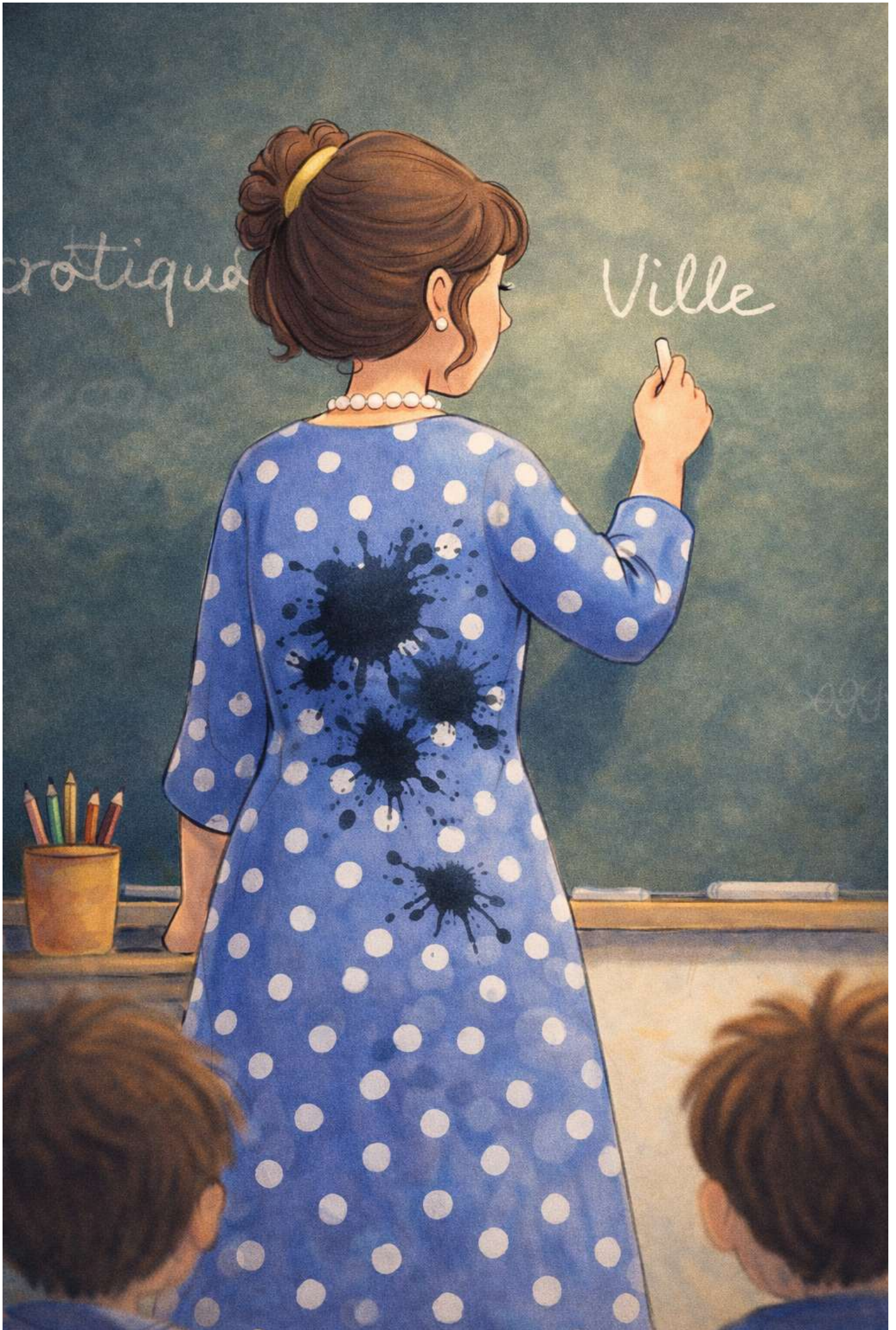
Pour voir s'il reste du coca.

Quelle soirée en perspective !

Pas de parents.

ève ses chaussures d'un coup de pied.

Ses chaussettes volent dans un coin.



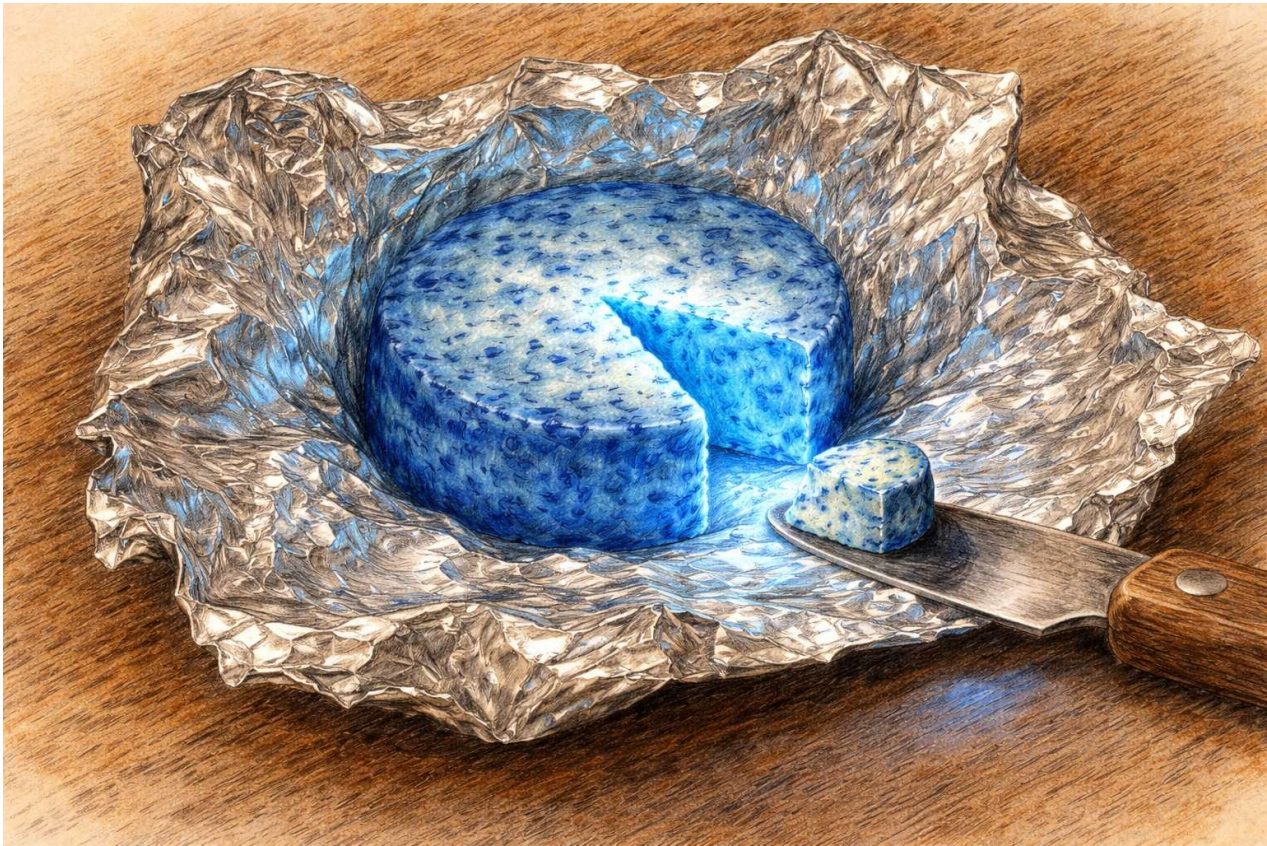
Il s'installe dans le canapé.
Allonge ses jambes.
Pose ses pieds sur la table.
Télécommande en main.
Il zappe. Et zappe encore.
Il mange un morceau de pizza.
Puis un autre.
Boit une gorgée de coca.
Puis une autre.

À un moment, il regarde la boîte de cigares de son père.
Il hésite.
Juste goûter...
Il essaie.
Une seule bouffée.
Il grimace.
Pouah ! C'est infect.
Les adultes sont vraiment bizarres.

Pour se changer les idées, Harold se lève et va à la fenêtre.
La ville brille.
Des centaines de lumières.
On dirait des étoiles.
Mais ce ne sont pas des étoiles.
Ce sont des fenêtres.
Derrière, il y a des gens.
Il le sait.
Mais d'ici, on ne voit que des lumières.
Certaines s'allument.
D'autres s'éteignent.
Comme si la ville respirait.
Harold lève les yeux.
Là-haut, au-dessus des tours...
il la voit.
La lune.
Seule.
Brillante.
Un peu triste.
Et pourtant rassurante.
Il cherche des étoiles.
Mais il n'en voit aucune.
Peut-être à cause de la ville.
Ou peut-être... qu'elles sont cachées.
Harold continue de regarder la lune.
Sans savoir pourquoi, il a l'impression qu'elle le regarde aussi.

Les histoires de fusées, les hommes qui marchent sur Mars...
Ça lui paraît loin.
Très loin.

Mais ça le fait rêver.
Il retourne s'installer dans le canapé.
Il éteint la télévision mais ne la regarde plus vraiment.
Il commence à être fatigué.
Très fatigué.
Il s'allonge.



Ses yeux se ferment doucement.
Tout devient calme.
Silencieux.
Comme si la ville, elle aussi, retenait son souffle.
Harold commence à s'endormir.
Doucement.
Mais tout à coup, il rouvre les yeux.
Il a encore faim.
Un petit creux.
Il se lève et va dans la cuisine.
Il ouvre le frigo.
La lumière blanche s'allume.
Il regarde.
Du beurre.
De la confiture.
Du jambon.
De la mayo.
Du coca.
Rien de tout ça ne lui dit.
Et puis... il aperçoit un petit paquet en aluminium.
Au fond. Il ne l'a jamais vu. Il est froid. Très froid. Il l'ouvre. À l'intérieur, un fromage bleu.

Pas du tout comme les autres.
D'un bleu lumineux.
Harold hésite.
Puis il le découpe un petit morceau.
Juste pour goûter.
Il met un des petits bouts qu'il a coupés dans sa bouche.
Le goût est étrange.
Pas mauvais.
Mais... bizarre.
Harold fronce les sourcils.
Puis il hausse les épaules.
Il referme le frigo et retourne dans le salon.
La télévision est encore allumée.
Un reportage animalier.
Des requins nagent lentement.
Très lentement.
Harold s'allonge.
Il regarde l'écran.
Ses yeux piquent un peu.
Il cligne des paupières.
Une fois.
Deux fois.
Ses bras deviennent lourds.
Ses jambes aussi, très lourdes.
Comme s'ils s'enfonçaient dans le canapé.

Le son de la télévision devient lointain.
De plus en plus lointain.
Harold essaie de rester éveillé.
Mais c'est difficile.
Très difficile.
Ses yeux se ferment.
Tout seuls.
Harold s'endort.



Première part de fromage

Le village dans les nuages

Harold rêve.
Ou peut-être pas.
Il est suspendu dans le vide.
Juste devant sa fenêtre.
Assis dans un hamac.
Il ne comprend pas.
Il regarde en bas.
Très bas.
La ville est loin.
Très loin.
Ses jambes tremblent un peu.
Mais... il ne tombe pas.
Le hamac bouge doucement.
Comme s'il respirait.
Un petit vent frais lui caresse le visage.
Harold lève les yeux.
Le ciel est immense.
Bleu foncé.
Avec des reflets violets.
Comme si la nuit était vivante.
La lune éclaire tout.
D'une lumière douce.
Apaisante.
Harold se sent bien.
Très bien.
Calme.
Comme s'il n'avait plus peur de rien.
Puis... Quelque chose attire son regard.
Au loin.
Une petite lumière.
Qui bouge.
Elle flotte dans la nuit.
Elle avance.
Doucement.
Très doucement.
Harold plisse les yeux.
La lumière grossit.
Elle se rapproche.
Encore.
Encore.
Maintenant, il voit mieux.
Ce n'est pas une lumière.
C'est une bulle.
Une bulle transparente.



Qui flotte dans le ciel.
À l'intérieur...
il y a quelqu'un.
Harold retient son souffle.
La bulle arrive droit sur lui.
Puis... Elle s'arrête.
Juste au-dessus de sa tête.
Harold ouvre grand les yeux.
Il reconnaît la silhouette.
C'est...
Pitchoune.
Harold n'en croit pas ses yeux.
C'est bien lui.
Pitchoune.
Coincé dans la bulle.
Il a l'air serré. Il a rajeuni, on dirait qu'il n'a pas dix ans mais seulement cinq !
Il est comme enfermé dans une bulle de chewing-gum.
Il bouge dans tous les sens. Il tape. Il pousse. Mais rien ne passe.
La bulle ne bouge pas. Harold ouvre la bouche.
— Pitchoune ?!
Aucun son ne sort. Ou peut-être... Qu'il ne l'entend pas.
Pitchoune remue les lèvres. Il parle. Mais aucun bruit.
Comme dans un film sans son. Puis soudain... Un petit bruit.
Un "plop".
Tout léger.
Harold sursaute. La surface de la bulle tremble.
Comme de l'eau.
Et d'un coup... La main de Pitchoune sort. Elle traverse la bulle.
Comme si elle était molle. Élastique.
Harold recule un peu. La main s'approche.
Le bras s'allonge. Encore. Encore.
Comme du caoutchouc.
Harold écarquille les yeux.
— Mais... c'est pas possible...
La main est juste devant lui maintenant.
Elle tremble.
Elle attend.
Harold hésite une seconde.
Une toute petite seconde.
Puis il la saisit.
D'un coup.
Et là tout bascule.
Harold est aspiré.
Il traverse la bulle.
Sans bruit.
Comme s'il plongeait dans l'eau.
Il se retrouve à côté de Pitchoune.
À l'intérieur.
La bulle repart aussitôt.
Elle file dans le ciel.
Très vite.
Trop vite.
Harold perd l'équilibre.
Il tourne.
Il roule.
Il ne sait plus où est le haut.



Où est le bas.
Pitchoune éclate de rire.
— T'as vu ça ?!
Harold essaie de répondre.
Mais sa voix tremble.
— Mais... c'est quoi ce truc ?!
La bulle tourne encore.
Encore.
Comme une machine à laver.
Puis... Elle ralentit.
Doucement.
Très doucement.
Elle s'arrête.
Enfin.
Harold est assis.
Complètement déboussolé.
Il regarde Pitchoune.
— Où on est ?
Pitchoune sourit.
Un grand sourire.
— Chez les Lituwutes.
Harold fronce les sourcils.
— Chez qui ?
— Les Lituwutes ! répète Pitchoune en riant.
Harold le fixe.
— Mais... c'est qui, les Lituwutes ?
— Tu verras.
Harold n'est pas rassuré.
Il regarde autour de lui.
Le ciel.
La bulle.
Pitchoune.
Tout ça n'a aucun sens.
— On va où ? demande-t-il.
Pitchoune sourit.
— T'inquiète. Tu verras. Ils sont cool, les Lituwutes.
— Les qui ?
Mais Pitchoune ne répond pas.
Soudain... La nuit disparaît. D'un coup.
Comme si quelqu'un avait changé le ciel.
Harold cligne des yeux. Le noir laisse place à un bleu clair. Immense.
Des nuages apparaissent. Partout. Blancs. Légers. Comme de la mousse.
— Regarde ! Crie Pitchoune.
Il pointe du doigt. Au loin. Un groupe de nuages. Pas comme les autres. Ils sont rassemblés.
Comme... un village.
— C'est là ! dit Pitchoune.
— Le village des Lituwutes !
La bulle descend.
Doucement.
Très doucement.
Puis Flop ! Elle disparaît.
Harold tombe... Mais pas vraiment. Il atterrit. En douceur.

Comme sur du coton. Il regarde ses pieds. Le sol est un nuage.
Il s'enfonce un peu. C'est doux. Très doux.
Harold écarquille les yeux.



— C'est... incroyable...

— Viens ! dit Pitchoune en partant déjà.

— Je vais te présenter Plume !

Harold le suit. Il n'en revient pas. Autour de lui... des maisons. Posées sur les nuages.

En bois clair. Avec des toits un peu tordus.

Et des habitants. Petits. Avec de longues barbes blanches. Et des cheveux tressés.

Ils passent.

Ils sourient.

Ils saluent.

Comme si tout était normal.

Harold respire, il sent bien que quelque chose n'est pas normal et que tout comme Pitchoune, il a rapetissé et perdu physiquement de l'âge.

Ça sent sucré.

Comme du caramel.

Et quelque chose d'autre.

Doux.

Comme une friandise chaude.

Pitchoune avance sans hésiter.

Comme s'il connaissait l'endroit.

— Salut ! lance-t-il aux habitants.

Harold le suit.

Encore un peu perdu.

Puis Pitchoune s'arrête.

Devant une maison.

Harold fronce les sourcils.

Quelque chose cloche.

Il regarde mieux.

Pas de fenêtre.

Aucune.

Juste une porte.

— C'est bizarre... murmure-t-il.

Il fait le tour.

Rien.

Pas une seule ouverture.

Harold s'arrête.

Il fixe la maison.

— Mais... comment ils font pour voir dehors ?

— Harold ! Où tu vas ? crie Pitchoune. Viens ! Je vais te présenter Plume !

— Attends-moi ! j'arrive !

Harold refait le tour.

À gauche : rien.

Derrière : rien.

À droite : toujours rien.

Il s'arrête net.

— C'est pas possible...

Encore un tour.

Toujours rien.

Pas une seule ouverture.

Il recule.

Regarde la maison.

— Mais... comment ils respirent là-dedans ?

Un malaise monte en lui.

Petit.

Mais étrange.

Puis soudain un bruit.

Des voix.

Beaucoup de voix.

Fortes.

Affolées.

Harold se retourne.

Au loin... Les villageois.

Ils courent.

Tous.

Dans leur direction.

Les bras en l'air.

Ils crient.

Ils paniquent.

On dirait...



Un troupeau d'éléphants qui fonce droit sur eux.

Harold recule d'un pas.

— Mais... qu'est-ce qui se passe ?

Pitchoune ne répond pas.

Il pousse la porte.

Entre.

Harold le suit.

La porte se referme derrière eux.

La pièce est immense.

Remplie d'objets.

Partout.

Du bois.

Du métal.

Des roues.

Des ressorts.

Des outils.

Des choses cassées.

Des choses étranges.

Comme un atelier.

Ou une décharge.

Harold n'a jamais vu ça.

Mais surtout...

il y a de la lumière.

Une lumière douce.

Partout.

Il lève les yeux.
Les murs ne sont pas vraiment opaques.
Ils laissent passer la lumière.
Comme un nuage.
Comme si la maison était faite de ciel arrosé par plusieurs astres solaires.
La lumière traverse les parois.
Il comprend.
Il n'y a pas besoin de fenêtres.
La maison absorbe la lumière de dehors.
Comme dans un nuage.
Il murmure :
— Il n'y a pas besoin de fenêtres...
Pitchoune sourit.
— Je te l'avais dit.
Puis un bruit.
Plus proche.
Des pas.
Beaucoup de pas.
Des voix.
Juste derrière la porte.
Harold se fige.
Les voix se rapprochent.
Encore.
Encore.
La porte s'ouvre.
Les villageois entrent.
Tous.
En même temps.
Ils parlent fort.
Ils s'agitent.
Certains regardent dehors.
D'autres pointent le ciel.
D'autres encore passent sans même voir Harold.
La pièce se remplit en quelques secondes.
Harold recule.
Il est coincé contre un tas d'objets.
— Mais... qu'est-ce qu'ils ont ?
Pitchoune ne répond pas.
Il regarde la porte.
Quelqu'un arrive.
Un homme.
Plus âgé.
Il avance lentement.
Avec une canne.
Tout le monde se tait.
D'un coup.
Plus un bruit.
L'homme s'arrête au centre de la pièce.
Sa barbe est blanche.
Très blanche.
Ses yeux brillent.
Il regarde les villageois.
Puis Harold.
Puis Pitchoune.
Il parle calmement.
Très calmement.



— Un orage noir arrive ! À l'ouest !

Harold fronce les sourcils et questionne l'homme à la barbe blanche.

— Un orage dans les nuages ?

Le sage homme hoche la tête. Il réfléchit une seconde.

Puis il se tourne vers les autres.

— Tout le monde dans la cave. Calmement.

Il montre le sol.

Une trappe apparaît.

Comme si elle avait toujours été là.

— Un par un.

Sans courir.

Les villageois obéissent.

Ils avancent.

Descendent.

Disparaissent.

Pitchoune se penche vers Harold en désignant l'homme à la barbe blanche.

— Lui... c'est Plume.

Les escaliers descendent profondément. Très profondément. Harold suit Pitchoune. Il regarde autour de lui. Les murs deviennent sombres comme dans une grotte. Puis ils arrivent en bas.

— Waouh...

La salle est immense. Très haute. Partout... Des machines. Des roues. Des barres. Des engrenages.

Et surtout des vélos. Des dizaines. Les villageois sont déjà dessus. Ils pédalent.

Tous. En même temps. Au milieu, de la vapeur flotte. Les roues tournent. Les chaînes grincent.



Tout bouge. Tout vibre. On dirait une énorme machine vivante.
Harold regarde Pitchoune.
— Mais... ils font quoi ?
— Ils fabriquent du vent ! crie Pitchoune. Pour chasser l'orage !
Harold ouvre grand les yeux.
— Du vent ?
— Oui ! Allez, monte !
Pitchoune grimpe sur un vélo.
Harold hésite.
Puis il s'assoit.
La selle est dure.
Ses pieds trouvent les pédales.
— Prêt ? dit Pitchoune.
— Je crois...
— Alors pédale !
Harold pousse.
Une fois.
Puis une autre.
La roue tourne.
La machine s'emballle.
Autour de lui, tout s'accélère.
Les bruits deviennent plus forts. Plus rapides.
Harold pédale. Encore. Encore.
Ses jambes brûlent. Son souffle devient court. Mais il continue.

Tout le monde continue. Personne ne s'arrête.

Même quand c'est difficile. Très difficile.

Harold serre les dents.

— J'en peux plus...

— Continue ! crie Pitchoune !

Alors il pédale.

Encore. Encore. Encore. Le temps passe. Longtemps.

Très longtemps. Puis une voix retentit dans la salle.

— C'est bon !

Tout ralentit. Les roues s'arrêtent.

Une à une. Le silence revient. Harold s'arrête. Essoufflé. Trempé de sueur.

Pitchoune sourit.

— On a gagné.

Harold lève les yeux.

— Gagné quoi ?

— L'orage. On l'a fait fuir.

Le silence revient. Petit à petit. Les machines s'arrêtent. Les roues ralentissent. Les villageois se félicitent de leur victoire. Certains s'assoient. D'autres s'étirent Harold descend du vélo. Ses jambes tremblent encore. Tout le monde est fatigué. Très fatigué. Pitchoune baille.

— J'en peux plus...

Harold respire profondément.

— On a vraiment... chassé un orage ?

Une voix calme et douce répond derrière lui.

— Oui.

Harold se retourne. Plume est là. Appuyé sur sa canne. Il le regarde avec un léger sourire.

— Chez toi, les orages passent puis ils s'en vont.

Harold hoche la tête.

— Oui...

— Ici, c'est différent.

Plume lève les yeux vers le plafond.

— Quand un orage arrive, il peut tout emporter. Au plus fort de l'orage, les maisons, les nuages, le village entier peuvent être anéantis.

Harold ouvre grand les yeux.

— Tout ? Plume hoche la tête.

— Tout. Harold regarde autour de lui. Les vélos. Les machines. Les habitants fatigués. Il comprend un peu mieux.

— Alors... vous fabriquez du vent ?

— Exactement.

Plume sourit.

— Sans ça... nous n'aurions plus de maison. Harold baisse les yeux.

— Chaque monde a ses règles. Ici, c'est la loi du vent qui l'emporte ! Tu dois te reposer maintenant.

Il lui montre une porte.

— Viens. Harold le suit. La pièce est plus calme. Plus douce. Au centre, un lit.

Un lit en forme de nuage. Épais. Moelleux.

Harold s'approche. Pose sa main sur le lit cotonneux. C'est chaud. Léger. Parfait.

Il s'allonge. Ses yeux se ferment presque aussitôt.

Avant de s'endormir, il murmure :

— Merci...



Deuxième part de fromage

Le jardin de Djella

Le matin. Harold n'a pas envie d'ouvrir les yeux. Pas du tout.
Il est bien au chaud dans son lit, ses bras sont lourds, ses jambes aussi.
Comme s'il avait couru toute la nuit.
Il reste immobile. Encore un peu, puis il soupire et ouvre les yeux.
Sa chambre. Le plafond. Le mur. Son regard glisse jusqu'à son poster de Dragon Ball Z.
Tout est normal. Trop normal. Harold cligne des yeux. Une fois. Deux fois. Puis il se redresse.
— C'était... un rêve ?
Il regarde autour de lui.
Son cœur se serre un peu.
Le village. Les nuages. Pitchoune. Plume. Tout a disparu. Comme si ça n'avait jamais existé.
Harold baisse la tête.
— Dommage...
Un beau rêve. Un rêve incroyable. Mais juste un rêve. Il se lève lentement.
Il avance dans le couloir. La porte de ses parents est fermée. Silence.
Il regarde l'horloge. Neuf heures. Un petit sourire apparaît. Pas d'école aujourd'hui. C'est Samedi.
Deux jours tranquilles. Rien que pour lui. Harold reprend le chemin de sa chambre puis s'arrête.
Une idée. Un bain !
Quelques minutes plus tard, il est dans la mousse. Il s'allonge dans l'eau chaude et ferme les yeux.
Et repense à ce rêve. C'était trop vrai... Il ouvre les yeux. Fixe la mousse. Et si...
Mais non. Impossible. Harold secoue la tête puis il sourit.
Aujourd'hui... Skate et liberté.
Sorti du bain, séché, habillé, Harold est devant le miroir. Il se regarde. Comme d'habitude.
Mais quelque chose le dérange : une tache au centre du miroir, ronde, sombre. Hein ?
Il s'approche. Plisse les yeux. C'est quoi ça ? Il frotte. Une fois. Deux fois. Trois fois.
Rien. La tache est toujours là. Pire. Elle semble plus foncée. Harold fronce les sourcils.
C'est trop bizarre... Il colle presque son nez contre le miroir. Ferme un œil. Puis l'autre.
La tache change. Elle n'est plus noire. Elle bouge. Très légèrement.
Des couleurs apparaissent. Du bleu. Du bleu clair. Du bleu foncé.
Puis d'autres lignes.
Jaunes.
Blanches.
Grises.
Elles tournent. Doucement. Très doucement.
Harold recule d'un pas. Les couleurs s'enroulent. Elles forment une spirale.
Une spirale qui tourne. De plus en plus vite.
Harold écarquille les yeux. Mais... c'est pas possible... Il se frotte les yeux puis regarde à nouveau.
La spirale est toujours là. Elle grandit. Elle prend presque tout le miroir. Elle tourne. Encore et encore.
Comme si elle voulait l'aspirer. La spirale tourne.
Encore et encore. De plus en plus vite.
Les couleurs s'emmêlent. Bleu. Jaune. Blanc.



Tout se mélange. Comme un tourbillon. L'air bouge.
Harold sent comme un vent invisible le happer. Il sent son corps tirer vers l'avant.
Hé ! Il essaie de résister. Impossible. La force est trop forte.
En un instant, le miroir l'avale. Tout devient flou. Les couleurs passent autour de lui.
Très vite. Trop vite.
Puis plus rien. Harold ouvre les yeux.
Il est debout au bord d'un chemin. Devant lui : une immense forêt.
Les arbres montent très haut. Leurs troncs sont épais et grimpent sans fin vers le ciel.
Harold se retourne. Derrière lui : une plaine. Vide. De l'herbe sèche, jaunie par le soleil qui s'étend à perte de vue, comme un océan immobile.
Harold ne comprend pas. Où je suis ?
Il regarde la forêt. Un chemin semble l'inviter à y pénétrer.
Il hésite un instant. Puis un bruit. Bzzz... Quelque chose passe près de son oreille.
Une abeille. Puis une deuxième. Puis une troisième. Elles passent devant lui. Sans s'arrêter.
Comme si elles suivaient un chemin. Les abeilles continuent de défiler dans la même direction.
Vers ce chemin qui s'enfonce la forêt.
Harold réfléchit une seconde puis il hausse les épaules. Il décide de les suivre.
Il entre dans la forêt. Les arbres sont gigantesques. Il doit lever la tête pour voir leurs sommets.
Les troncs sont serrés. Très serrés. Et les abeilles avancent. Toujours. Devant lui.
En file indienne comme une armée de soldats volants...
— Waouh...
Il se sent tout petit.
Comme un insecte.
Autour de lui, tout est vivant.
Les feuilles brillent. L'air est chaud et doux.
Des oiseaux qu'on ne voit pas se laisse entendre.
Harold marche encore puis il s'arrête. Quelque chose bloque le chemin.
Un tronc. Allongé en travers du sentier. Harold s'approche.
Il plisse les yeux. C'est bizarre...
La forme du tronc n'est pas tout à fait régulière.
Et là... il voit. Deux yeux qui se découvrent.
— Oh !
Harold recule.
Surpris. Le "tronc" qui n'en est pas un bouge. Très lentement.
Harold retient son souffle. Puis il observe mieux. Les yeux ne sont pas méchants.
Ils ont l'air timides. Craintifs même...
Harold hésite. Puis il fait un pas.
— Bonjour...
Silence.
Puis une voix grave et lente lui répond.
— Bonjour...
Harold sursaute presque. Il regarde autour. Puis comprend.
C'est une créature étrange.
— Tu... tu parles ?
La créature cligne des yeux.
— Oui...
Harold s'approche un peu.
— Comment tu t'appelles ?
Un temps. Puis la réponse :
— Aussi doux que le miel.



Harold répète doucement :

— Aussi doux que le miel ? C'est pas un prénom, ça...

— Si... puisque c'est le mien, dit la créature.

Sa voix est lente. Très lente.

— Moi, je m'appelle Harold.

— Je sais.

Harold cligne des yeux.

— Comment ça, tu sais ?

La créature ne répond pas tout de suite. Puis elle dit simplement :

Un frisson traverse Harold.

— Tu... m'attendais ?

Pourquoi ?

La créature bouge.

Son corps s'étire.

Lentement.

— Suis-moi.

Elle commence à rouler sur elle-même comme un tube en bois intelligent.

La créature s'éloigne.

— Hé ! Attends !

Il se met à la suivre.

La créature ralentit pour ne pas trop devancer Harold. Elle a quitté le chemin.

Harold fait attention où il met les pieds. Le sol est humide. Glissant.

Parfois, il doit contourner des racines. Passer entre les branches.

— On est encore loin ?

La créature ne se retourne pas.

— Tu verras.

Harold soupire.

Puis soudain la forêt s'ouvre.

La lumière apparaît. Devant eux. Une clairière baignée de soleil.

La créature avance encore jusqu'au centre. Puis elle s'arrête.

— Voilà.

Tout autour, les arbres. Et des oiseaux bleus aux becs blancs. Posés sur les branches comme des spectateurs. Silencieux. Comme s'ils attendaient.

Harold regarde autour de lui. C'est bizarre... Au centre, quelques souches. Comme des sièges.

Il s'assoit.

— Et maintenant ?

Aussi doux que le miel ne lui répond pas.

La créature ne bouge plus. Elle semble... plus petite. Comme si elle s'était repliée.

Harold fronce les sourcils.

— Hé... ?

Puis un bruit. Un souffle dans le ciel. Harold lève la tête.

Les oiseaux s'envolent. Tous. En même temps. Ils tournoient au-dessus de la clairière, ils entament une chorégraphie. Ils planent par moments comme portés par l'air.

Puis ils changent leurs corps s'allongent, leurs ailes s'agrandissent et se transforment.

Leurs plumes deviennent... des tissus. Des robes. Des voiles.

Harold ouvre grand les yeux.

— Mais...

Les oiseaux ne sont plus des oiseaux. Ce sont des femmes.

Elles se posent. Une à une. Autour de lui. Toutes différentes.



Toutes plus belles les unes des autres. Des fées, étranges et silencieuses. Elles ont des oreilles pointues, des ailes diaphanes, les épaules nues, et portent de longues robes somptueuses, blanches ou de couleurs pastel. Mais elles ont quelque chose en commun. Leurs ailes fines, transparentes comme du verre.

L'une d'elles restée jusqu'ici en retrait sort de l'ombre et s'avance.

Elle s'approche d'Harold, s'assoit près de lui.

Sans un mot. Elle penche la tête et le regarde dans les yeux en souriant.

Harold n'ose pas bouger. Ce qu'il remarque d'abord, c'est son collier.

Autour de son cou, des fils dorés entrelacés et au centre un pendentif.

En forme de main. Sur les doigts, de petits yeux et dans la paume, une lune.

Un croissant brillant. Harold retient son souffle.

Il lève les yeux.

Les cheveux de la fée sont noirs avec des reflets bleus.

Sa peau est très pâle.

Presque blanche et ses yeux rouges comme des braises.

Harold baisse aussitôt le regard.

Gêné.

Autour de lui, les autres fées rient.

Un rire léger comme des clochettes.

— Stop. La voix est calme mais ferme.

Le silence tombe. Toutes les fées se taisent.

— Bonjour Harold.

Il relève lentement la tête.

— Je m'appelle Djella.

Harold ouvre grand les yeux.

— Comment vous connaissez mon prénom ?

Djella sourit.

— Tu peux me tutoyer.

Harold cligne des yeux.

— D'accord...

Il hésite.

— Tu sais pourquoi je suis ici ?

Djella penche la tête.

— Non ?

Harold secoue la tête.

— Non...

— Tu veux le savoir ?

Harold hoche la tête.

— Oui !

Djella lève doucement la main.

Le pendentif brille.

— Tu vois ce bijou ?

Harold regarde.

— Oui...

— C'est lui qui t'a amené ici.

Harold fronce les sourcils.

— Quoi ?

Djella montre la petite main.

— Cette main... c'est la vie.

Elle se rapproche.

— Ta vie.

Harold ne comprend pas mais il écoute.

— Au bout de chaque doigt, un œil. Un pour chaque rêve.



Harold reste silencieux. Djella ferme les yeux. Puis elle commence à chanter doucement comme une berceuse.

Harold cligne des yeux.

— J'ai rien compris...

Djella sourit.

— C'est normal.

Elle se penche vers lui.

— Mais tu t'en souviendras.

— Je t'attendais.

Harold regarde encore le pendentif.

— Ça veut dire que je dois... y aller ?

Djella ne répond pas.

Elle sourit simplement.

Harold fronce les sourcils.

— Mais... pourquoi moi ?

Djella le regarde.

— Parce que la Lune t'a choisi.

Harold cligne des yeux.

— La Lune ?

— Oui.

Elle a croisé ton regard.

Et elle a décidé.

Harold ne comprend pas vraiment.

Mais il sent que c'est important.

À côté de lui, la créature se réveille.

— Qu'est-ce que vous racontez... ?

Djella sourit.

— Toujours aussi curieux, toi.

— Escargot... quoi ? demande Harold.

— Escargorisson, dit Djella.

— C'est plus simple.

Harold regarde la créature.

— Mais... c'est pas un escargot.

Ni un hérisson.

À peine les mots sortent de sa bouche la créature se replie.

Et se met à pleurer. De grosses larmes roulent sur son corps.

Harold reste figé.

Djella s'agenouille près de la créature.

Harold reste figé.

— Oh non...

— Mais si, Harold. C'est bien un escargorisson.

Elle pose doucement une main sur la créature.

— Il a juste changé comme toi, tu changeras. Comme tout le monde. Il a pris de l'âge et sa coquille comme ses pics sont tombés comme d'autres perdent leurs cheveux.

Harold baisse les yeux.

— Je... je ne voulais pas...

Il s'approche lentement.

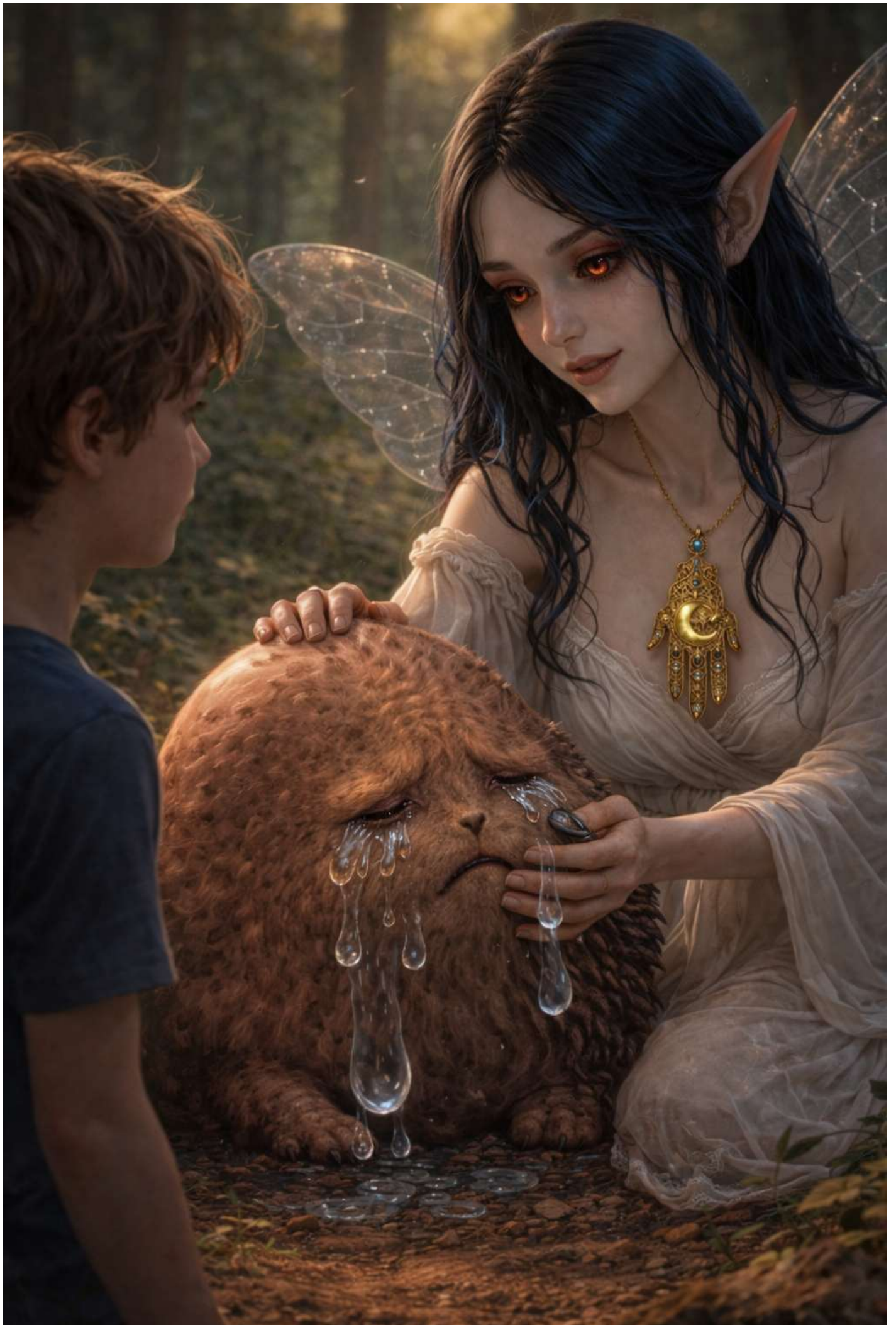
— Pardon...

Il dépose sa main sur la créature avec empathie. Les pleurs s'arrêtent.

— Merci... murmure-t-elle. Tu vois, il ne faut jamais se fier aux apparences.

Djella se redresse.

— Il est temps de rejoindre les autres.



Elle cligne de l'œil Et tout disparaît.

Le sol.

La clairière.

Les arbres.

Harold cligne des yeux.

Ils sont ailleurs.

Devant eux ; une montagne. Immense.

En forme de pyramide, recouverte d'arbres avec de la neige en son sommet.

Harold ouvre grand les yeux.

— Waouh...

Djella lève la main.

Et prononce doucement :

— Au nom des cinq doigts de la Lune et des yeux de la vérité, ouvre-toi !

Le sol tremble.

Une ouverture apparaît.

Des marches qui descendent sous terre.

Harold avale sa salive.

— On va là ?

Djella sourit.

— Oui.

Ils descendent. Les couloirs sont longs. Éclairés par des flammes en forme de chouettes.

Elles scintillent doucement puis ils arrivent dans une grande salle remplie de créatures.

Harold n'en croit pas ses yeux. Partout des créatures. Assises. Allongées.

En train de discuter. Ou de rire.

Il y a des fées-libellules.

Des hommes-licornes.

Des lutins aux longues oreilles.

Des animaux étranges.

Mi-oiseaux mi-autres choses.

Harold tourne sur lui-même.

— Waouh...

Djella s'avance.

Elle lève la main.

— Bienvenue dans l'univers des yeux-lunes.

Toutes les créatures se tournent vers lui. Puis, d'un seul coup, elles commencent à chanter.

C'est un pays où la joie



Leurs voix se mélangent en chœur et résonnent dans la salle.
Douces. Chaleureuses. Harold écoute. Sans bouger. Il a l'impression d'être célébré.
Toutes les créatures chantent pour lui.
Il ne comprend pas pourquoi.
Mais il sent quelque chose.
Au fond de lui.
Comme une chaleur. Comme s'il était à sa place.
Puis un son. Lointain. Très lointain.
Comme une voix.
— Harold...
Il fronce les sourcils. Le chant continue Mais la voix revient, plus proche.
— Harold !
Les créatures disparaissent.
Une à une.
La salle s'efface.
Les lumières s'éteignent.

Troisième part de fromage

La logique du paysan

L'écho du chant résonne encore.

— Harold...

La voix est de plus en plus proche. Plus forte.

— Harold !

— HAROLD !

Tout bascule. Il ouvre les yeux. Son corps est plongé dans l'eau. Partout, de la mousse.

Sa mère est penchée au-dessus de lui. Inquiète.

— Mais enfin ! Tu t'es endormi dans la baignoire !

Harold cligne des yeux. Il respire vite. Encore à moitié ailleurs.

— Je...

Il regarde autour de lui. Djella, les créatures, le bric-à-brac, tout a disparu.

Sa mère soupire.

— Tu aurais pu te noyer !

Elle attrape une serviette.

— Allez, sors de là.

Harold se redresse lentement, comme s'il revenait de très loin.

Il sort de la baignoire.

L'eau goutte encore sur le sol.

Il s'essuie.

En silence.

— C'était... un rêve... murmure-t-il.

Sa mère ne répond pas. Elle est déjà repartie.

Harold reste seul. Un instant.

Il regarde l'eau du bain. La mousse. Puis il se fige. Un parfum familier comme du miel.

Son cœur bat un peu plus vite. Il plonge la main dans l'eau. La mousse s'écarte, il voit une forme qui tourne et dessine un premier cercle, puis un deuxième, et un troisième, un quatrième, jusqu'à créer un tourbillon. Il a peur que sa main soit aspirée, il la retire, puis plus rien. L'eau redevient calme. Silencieuse.

— Harold !

Sa mère l'appelle depuis le couloir.

Il relève la tête.

— Oui...

Il hésite, regarde une dernière fois la baignoire.

Harold sort de la salle de bains.

L'air est calme, comme si rien ne s'était passé.

— Harold ! À table !

La voix de sa mère le fait sursauter.

Il traverse le couloir et s'assoit devant une assiette pleine. Il a faim. Il mange vite. Très vite.

Sa mère le regarde.

— Ça va ?

— Oui...

Son père raconte sa journée.

Dans la tête d'Harold, ça travaille encore. Il repense à l'eau, l'odeur, la spirale du tourbillon.

Le repas se termine. Harold se lève et retourne dans sa chambre.

Sur son bureau : son cahier. Il l'ouvre. Des exercices de maths pour lundi.

Il reste immobile. Il réfléchit.



— Maintenant... ou demain ?

Une seconde.

Puis deux.

Il referme le cahier.

Il attrape son skate et file dehors...

Hop ! Hop ! L'après-midi glisse comme une lettre à la poste.

Harold croise quelques copains et, avec eux, apprend quelques nouvelles figures.

Son intention est claire : devenir un pro du skate.

De temps à autre, au cours de l'après-midi, des images du jardin de Djella lui reviennent.

Il n'arrive toujours pas à croire que tout ça n'était qu'un rêve.

Il le sait pourtant : ici, dans cette ville, il aura beau chercher partout, il ne trouvera aucune trace d'un lieu aussi merveilleux.

Avec des couleurs aussi rayonnantes, et des sourires aussi réconfortants.

Quand le soleil décline, la ville se couvre d'une lumière grise et froide. Harold se trouve à l'autre bout de la ville, loin de chez lui. Ses

parents doivent déjà l'attendre depuis un moment. Ils n'aiment pas quand il rentre trop tard. Il décide alors d'emprunter le métro.

Ce sera plus rapide et moins fatigant.

Dans le métro, il n'y a presque personne. Il trouve une banquette libre et s'y installe.

En moins de trente secondes, il s'assoupit. Ses pensées se dispersent, s'effilochent. Des images sans lien, des fragments. Puis, sans transition, comme on bascule sans prévenir, il franchit la frontière qui mène au sommeil...

Le réveil n'est pas doux.

Avant même d'ouvrir les yeux, Harold entend un son.

Un cri. Un croassement strident qui lui traverse le corps et le fige. Le cri retentit à nouveau.

Plus proche. Beaucoup plus proche. Il le sent. Alors il rouvre ses yeux.

D'abord, une forme floue. Une ombre en mouvement puis ses contours se précisent.

Un corbeau.

L'oiseau noir tourne au-dessus de lui. Lentement. Régulièrement.

Harold ne bouge pas. Son cœur accélère. Le corbeau descend.

Ses ailes battent l'air avec un bruit sourd. Ses yeux brillent d'une lueur étrange.

Harold déglutit. Une sensation de cauchemar se précise. Inquiétante. Il cligne des yeux comme pour se réveiller.

Le corbeau est toujours là.

Plus proche. Trop proche.

Mais quelque chose change.

Sa vision devient plus nette.

Peu à peu. Le corbeau ne vole plus au hasard.

Il tourne toujours au même endroit comme s'il attendait.

Harold fronce les sourcils.

— Qu'est-ce que...

Le corbeau descend encore. Ses ailes ralentissent. Puis il se pose. Juste devant lui.

Harold recule d'un pas. Le sol est froid. Dur. Il n'est plus dans le métro. Il regarde autour de lui.

Plus de banquette. Plus de wagon. Plus personne. Une faible lueur éclaire le corvidé mais Harold ne voit rien d'autre que ça, la pièce est plongée dans le noir.

Le corbeau penche la tête, le fixe longuement puis il pousse un cri. Sec. Court. Et il saute. Une fois. Puis une autre comme s'il voulait montrer quelque chose.

Harold hésite.

Son cœur bat fort.

Très fort.

— Tu veux que je te suive... ?

Le corbeau ne répond pas. Il recommence. Un saut. Puis deux. Puis il avance dans la pénombre.

Alors Harold fait un pas.

Puis un autre et le suit.

Le corbeau s'arrête.

Net.

Harold aussi.

Il le regarde.

Quelque chose ne va pas.



Pas du tout.
L'oiseau est trop grand. Beaucoup trop grand.
Harold plisse les yeux.
Sa vision se précise.
Et là, il recule. D'un coup.
Le corbeau n'est pas comme les autres.
Sur sa tête : des sortes de fils. Sales. Emmêlés. Comme des cheveux.
Sa peau n'est pas normale. Elle est abîmée. Déchirée. Par endroits... on voit sa chair.
Harold retient son souffle.
Ses ailes s'ouvrent. Lentement. Très grandes. Trop grandes.
Pas des ailes de corbeau. Des ailes immenses. Le silence devient lourd.
Le corbeau le fixe. Sans bouger. Puis il pousse un cri et s'envole.
L'air claque autour de lui. Il disparaît dans l'ombre.
Harold reste seul. Le cœur qui cogne très fort.
Harold reste immobile.
Le corbeau a disparu.
Mais quelque chose est différent. L'air. Le silence. Tout est plus froid. Un sol craquelé, sec, des buissons piquants. Des branches mortes, au loin, une lumière très faible comme une bougie.
Harold hésite puis il marche vers elle.
Plus il avance, plus il perçoit le paysage alentour : des champs séparés par des clôtures en bois, et des murs de pierres. Sur l'une d'elle, un dessin. Gravé. Un cercle avec des formes autour.
Harold fronce les sourcils. Il n'a jamais vu ça. Il entend un bruit derrière lui, se retourne. Quelque chose bouge dans l'ombre.
Petite.
Rapide.
Puis ça s'arrête.
Harold retient son souffle.
La chose sort.
Un animal. Ou presque.
Il marche sur deux pattes comme un homme.
Mais pas vraiment. Sa tête est étrange. Allongée. Ses yeux sont brillants.
Une longue queue lézardée traîne derrière lui.
Harold ne bouge plus.
L'animal non plus.
Ils se regardent.
Un instant.
Puis la créature repart comme si Harold n'existait pas.
Elle pénètre dans la maison d'à côté.
Il regarde à nouveau la lumière.
Elle est plus proche maintenant.
Beaucoup plus proche.
Des maisons.
Des petites maisons avec de la fumée qui sort des toits.
Harold avance.
Doucement.
Il s'approche d'une fenêtre allumée.
Il se baisse pour pouvoir regarder à l'intérieur.
Une table. Des gens. Une famille. Ils mangent.
En silence. Comme si tout était normal.
Harold reste caché sous la fenêtre restée ouverte.
Il écoute à l'intérieur... la famille mange autour d'une grande table rectangulaire en bois.
En silence Puis une voix grave. Froide.
— Ça suffit.
Harold sursaute.
L'homme à table ne sourit pas.
Il regarde les autres.
Un par un.
— Il faut que quelqu'un tente sa chance demain...



Personne ne bouge.
Les enfants baissent la tête.
La mère ne parle pas.
Le silence devient lourd. Très lourd. Puis Bam ! Le poing de l'homme frappe la table.
Les verres tremblent. Les assiettes vibrent. Harold retient son souffle.
— Personne ?
Rien.
Pas un mot.
L'homme tourne la tête.
— Ferdinand ?
Le plus grand des garçons relève lentement les yeux.
— J'ai déjà essayé, je déteste les questions débiles, je ne veux pas y retourner...
Sa voix tremble.
— Trois fois...
Il avale sa salive.
— Je n'y arrive pas, père...
L'homme le fixe. Longuement. Sans bouger.
— Alors qui ?
Silence. Harold sent son cœur battre.
Très fort. Il ne comprend pas tout mais il comprend que quelque chose ne va pas.
La tension est palpable...
Harold reste caché sous la fenêtre. Il regarde parfois à l'intérieur...
La famille continue de manger en silence. La lumière bouge un peu. Elle passe sur leurs visages.
Et Harold voit mieux. Leur peau brille. Ils ont des écailles et des longues queues, Le garçon relève la tête. Il regarde vers la fenêtre.
Ses yeux passent et s'arrêtent sur Harold.
Grillé ! Le garçon le regarde. Sans parler.
Puis il dit :
— Papa...
Tout le monde s'arrête.
Le père tourne la tête.
Harold s'est baissé pour ne pas être vu, il sent son cœur battre.
Très fort.
— Il y a quelqu'un dehors, papa.
— Qui est là ? dit l'homme Lézard...
Sa voix est grave. Lente.
Harold hésite puis il répond tout bas ;
— C'est... moi.
Silence.
— Moi qui ?
Harold réfléchit.
— Harold.
À l'intérieur, personne ne parle.
Le père penche la tête.
Légalement.
— Harold...
Comme s'il répétait un mot étrange.
— Qu'est-ce que tu fais dehors ?
Harold regarde ses pieds.
— Je regardais.
— Quoi ?
— Vous.
Puis une voix derrière :
— Il nous regarde...



Un autre murmure :

— Depuis quand ?

Harold se gratte la tête.

— Pas longtemps...

Le père avance d'un pas.

— Pourquoi ?

Harold hausse les épaules.

— Parce que la lumière était allumée.

Un petit silence puis Harold ajoute, très sérieux :

— Et aussi parce que vous êtes bizarres.

— Rentre donc...

Harold ne bouge pas.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que vous faites un peu peur.

Silence.

La poignée de la porte bouge. La porte s'ouvre.

Le père apparaît.

Il est très grand, son corps remplit presque toute l'ouverture.

Harold recule d'un pas sans le vouloir. L'homme baisse les yeux vers lui.

Ses pupilles sont fines. Très fines.

Harold il regarde les mains de l'homme. Elles sont grandes avec de grandes griffes aux bouts des doigts...

— Approche.

Harold hésite. Il regarde derrière lui. Il avale sa salive. Se relève, avance et passe la porte dans le sillage de l'homme-lézard...

Tout de suite : la chaleur. La porte se referme derrière lui.

Clac. Harold se retourne. Trop tard. Il est dedans.

Tous les regards sont sur lui. Tous.

Personne ne parle.

La vieille femme plisse les yeux. Un enfant penche la tête.

La fille le fixe. Sans sourire. Harold reste debout.

Il ne sait pas quoi faire.

Le père avance lentement.

— Assieds-toi.

Il montre une chaise. Vide. Tout au bout de la table.

Harold s'assoit.

Le père regarde Harold. Longtemps. Comme s'il le pesait.

Comme s'il cherchait quelque chose.

Puis il dit :

— Toi.

Harold sursaute.

— Tu viens d'ailleurs.

Harold ne répond pas.

— Ça se voit.

Un murmure traverse la table.

Le père s'approche encore. Il se penche un peu.

Ses yeux ne quittent pas Harold.

— Peut-être que tu sais répondre aux énigmes du roi.

Silence.

— Peut-être que là d'où tu viens, répondre à ses satanées questions est un jeu d'enfant...

Harold avale sa salive.

— Je... je ne sais pas...

— Écoute bien.

Il se redresse. Un murmure enfantin traverse la table.

Le père réfléchit.



— Nous n’y arrivons pas.
Sa voix est plus basse. Plus lourde.
— Personne ici n’y arrive.
Il regarde les siens. Un à un.
Puis revient vers Harold.
— Mais toi...
Il hésite.
Juste une seconde.
— Peut-être.
Silence.
— Demain.
Le mot tombe.
— Tu iras au château.
Harold relève la tête.
— Moi ?
— Oui.
Le père s’éloigne.
Fait quelques pas.
— Le roi pose une énigme.
Personne ne parle.
— Celui qui répond...
Il s’arrête.
— reçoit de quoi vivre.
Un enfant relève les yeux.
— Nous en avons besoin.
Le silence revient.
Harold regarde la table.
Puis le père.
— Mais... si je n’y arrive pas ?
Le père le fixe. Longuement.
— Alors rien ne changera.
Un temps. Puis, plus doucement :
— Mais si tu y arrives...
Il ne finit pas sa phrase. Il n’en a pas besoin. La mère se lève.
Elle pose une assiette devant Harold.
— Mange.
Harold hésite. Puis il prend la cuillère. La soupe est chaude.
Il goûte. Autour de lui, personne ne parle. Mais tous le regardent comme s’il était leur dernière chance.
Plus tard, le père lui montrera la chambre d’amis, dans une annexe proche de leur maison. Au réveil, Harold trouve des vêtements neufs posés sur une chaise.
Il les enfile. On dirait un accoutrement de bouffon du roi.
Il pousse la porte. Dehors, l’air est froid. Le jour se lève à peine. Le ciel est gris.
Harold regarde autour de lui. Il voit le château au loin.
Une porte s’ouvre derrière lui. La famille sort.
Ils s’approchent autour de lui et l’encerclent.
Le père est également habillé en bouffon, il le regarde tendrement.
— C’est aujourd’hui.
Harold hoche la tête. Personne ne sourit.
Un des enfants attrape la main de sa mère.
— Il va y arriver... murmure-t-il.
— Allons-y, dit-elle plutôt que de répondre à la question.
Ils se mettent en marche ensemble.
Au début, personne ne parle.
Harold marche au milieu, il sent leurs regards et leur espoir.
Sur lui. Tout le temps.

La grand-mère s'approche un peu.

— N'aie pas peur, tu vas y arriver... dit-elle doucement.

Harold ne répond pas.

Ils avancent encore et peu à peu de nombreuses maisons apparaissent, il pénètre dans un grand village.

Les maisons deviennent plus grandes. Plus hautes. Plus serrées. Les rues aussi. Plus étroites. Plus sombres. Bientôt des voix. Des pas.

Des cris. Ils traversent un marché immense avant d'arriver dans une grande allée montante qui mène au château. Beaucoup plus grand

qu'il ne pensait. Ses murs montent très haut jusqu'au ciel. Et devant : du monde. Beaucoup de monde. Ça bouge. Ça pousse. Ça crie.

Harold s'arrête.

— C'est là...

Le père lui prend le bras.

— Avance.

Ils entrent dans la foule.

Un homme passe près de lui avec les mêmes vêtements.

Un autre. Puis un autre. Tous habillés comme lui. Une assemblée de bouffons !

— Ils sont comme toi... murmure la mère, ils vont chercher à répondre à l'énigme.

Harold regarde. Des enfants. Des adultes. Des vieux. Tous attendent.

Tous regardent le château.

Une musique mélodieuse jouée par des trompes retentit et la grande porte s'ouvre.

Des gardes apparaissent. Grands. Droits. L'un d'entre eux s'avance et énonce à la foule d'une voix véhémante :

— Seuls les candidats sont invités à rentrer !

— Bonne chance à vous ! dit toute la famille en chœur à Harold et le père.

Toutes les personnes vêtues en bouffons se mettent alors à avancer pour pénétrer dans le château comme une vague. Harold et le

père sont emportés avec les autres. Ils passent tous sous une grande arche. Puis la cour du château se remplit peu à peu de monde.

Des dizaines de bouffons venus tenter leur chance. Certains murmurent. D'autres fixent le sol comme s'ils avaient déjà perdu. Tous

ces gens. Tous ces regards. La même attente. La même peur. Il ne dit rien. Mais il comprend. Son intuition lui fait entendre quelque

chose d'improbable.

Ici, on ne joue pas vraiment... On attend. Que quelqu'un gagne pour tous les autres. Un pour tous, Tous pour un, comme dans les mousquetaires.

Un garde fait un signe.

— Par ici !

La foule avance. Lentement. Très lentement. Harold marche. Toujours à côté du père.

Ils traversent la cour, montent les marches et entrent dans une immense salle avec des plafonds très hauts. Des colonnes. Des lumières.

Des objets accrochés aux murs qui brillent. Et au fond, une estrade.

Vide pour l'instant. Les bouffons avancent. Des chuchotements. Des regards. Inquiets.

Le père se penche vers lui.

— Regarde bien.

Harold hoche la tête.

Un bruit.

Sec.

Sur le sol.

CLAC.

Puis un autre.

CLAC.

Des gardes.

Ils se mettent en ligne.

— Le roi ! annonce en criant le chef des gardes.

Tout le monde se redresse d'un coup.

Plus personne ne bouge. Harold lève les yeux.

Et il le voit. Enfin.

Il avance. Le menton relevé, avec une couronne. Il n'est pas très grand mais se tient droit. Très droit.

Sa robe est claire. Propre. Parfaite.

Derrière lui : une femme puis trois enfants.

Ils marchent tous ensemble. Sans un bruit puis il monte les marches de l'estrade.

Le Roi s'avance et regarde la salle. Longuement. Comme s'il comptait.

Harold ne le quitte pas des yeux. Le roi sourit. Un grand sourire. Puis il parle.



— Bonjour, mesdames, mesdemoiselles, messieurs.

Sa voix est douce. Calme.

— Vous êtes venus nombreux aujourd'hui.

Il laisse un silence.

— Tant mieux.

Un autre sourire.

— J'aime quand il y a du monde.

Il regarde à gauche.

Puis à droite.

— C'est plus amusant.

Un léger rire.

Rapide.

— Pardonnez-moi...

Il pose une main sur sa poitrine.

— Je repensais à quelque chose qui m'est arrivé ce matin...

Il lève légèrement la tête.

— Une chose assez... surprenante.

Un petit silence.

— Voulez-vous que je vous raconte ?

— Oui ! répond la foule en masse.

Le roi sourit.

— Bien...

Il se redresse un peu.

— Ce matin, je me promène autour du château comme tous les matins.

Il fait quelques pas sur l'estrade.

— Et je croise une vieille femme. Elle ne dit rien. Elle me regarde.

Harold fronce les sourcils. Le roi continue.

— Alors je lui dis bonjour.

Il fait un geste de la main.

— Mais elle ne répond pas.

Un petit sourire.

— Elle s'approche. Très près de moi. Et elle me dit :

Il change légèrement de voix.

— "Monsieur... vous êtes mon chien."

Dans la salle.

Le roi lève un doigt.

— Mon chien !

Il rit.

Elle dit que je lui ressemble. Qu'elle me reconnaît.

Un murmure dans la foule. Le roi s'arrête.

— Elle me propose de venir voir chez elle, un portrait de son chien réalisé par un peintre réaliste, j'accepte et je la suis. Une fois chez elle, elle me montre un portrait. Un tableau...

Il penche la tête comme pour se rapprocher d'un tableau imaginaire.

— Et là...

Il marque une pause.

— J'ai cru me reconnaître.

Silence.

Personne ne bouge.

Le roi sourit.

— Mais je ne crois pas à ces choses-là.

Il hausse les épaules.

— La magie. Les histoires. Tout ça... non non j'y crois pas...

Il secoue la tête.

— Pourtant...

Il s'approche du bord de l'estrade.

— La vieille m'a touché le cou.



Le roi plie son bras pour toucher lui-même sa nuque à ce moment-là... L'assemblée à l'écoute du roi est en attente... Son histoire est complètement folle... Ce roi est totalement fou, se dit Harold...

— Et elle m'a dit :

Il prend une voix plus grave.

— “Vous avez encore la bosse.”

— Une bosse de chien.

Il se redresse et regarde la foule.

— Ici.

Il se baisse légèrement, touche son cou.

— Alors...

Il ouvre les bras.

— Qui veut vérifier ?

Personne ne bouge.

Personne.

Harold regarde autour de lui.

Les yeux baissés.

Les mains serrées.

Personne ne veut.

Le roi attend.

Il sourit encore.

— Personne ?

Un temps.

— Moi...

C'est le père. Harold tourne la tête.

L'homme-lézard s'avance. Ses pas résonnent dans toute la salle.

Il s'approche de l'estrade. Le roi le fixe.

— Approche.

L'homme-lézard monte les marches.

— Viens donc... dit le roi doucement. Viens vérifier.

Un silence.

Harold sent quelque chose.

Quelque chose de mauvais.

Le père hésite.

Puis il avance encore.

Le roi se penche.

Légalement.

Offre son cou.

Comme un jeu.

Comme un défi.

— Vas-y.

L'homme-lézard lève la main.

Très lentement.

Sa main tremble un peu.

Harold retient son souffle.

La main se pose.

Sur le cou du roi.

Un instant.

Rien. Puis :

— OUAFF ! OUAFF !

L'homme-lézard sursaute. Toute la salle avec ! Et une explosion de rires retentit dans l'immensité de la salle... Des rires. De partout.

Très forts. Très longs. Harold ne rit pas. Il regarde le père. Sa tête baissée. Son corps immobile. Comme s'il avait disparu.

Le roi rit aussi. Puis il frappe dans ses mains.

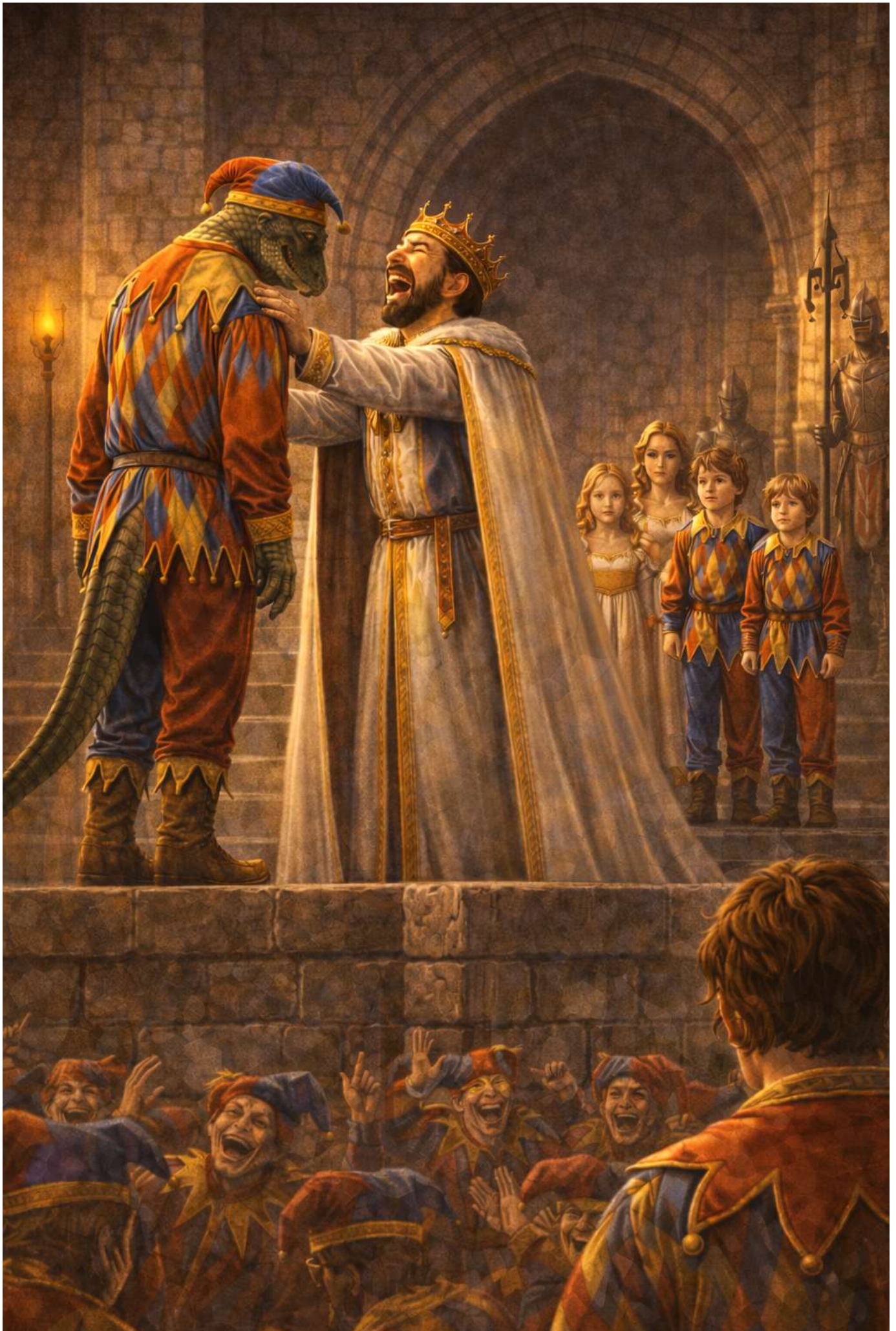
— Assez !

Le silence revient.

D'un coup.

Comme si on l'avait coupé.

— Soyons sérieux.



Sa voix change. Plus dure.
— Il est temps de passer à l'énigme.
Un frisson traverse la salle.
Harold se redresse.
Le roi parle plus lentement.
— Hier...
Il fait quelques pas.
— L'un d'entre vous...
Il regarde la foule.
— un paysan...
Un léger sourire.
— m'a offert sa plus belle poule.
Quelques murmures.
— Une très belle poule.
Il se tourne vers sa famille.
— Pour nourrir ma femme, mes trois enfants et moi-même. Serviteurs !
Deux hommes entrent.
Ils portent un grand plateau. Brillant. Dessus : une énorme poule. Déjà morte.
Ils la déposent sur une table installée sur l'estrade.
Puis un autre serviteur arrive avec une hachette dont la lame étincelante impressionne Harold.
Il ne quitte pas la scène des yeux.
Le roi s'approche, regarde la poule puis s'adresse à l'assemblée.
— Cette poule...
Il se tourne vers la foule.
— est pour nous six.
— Mais...
Il penche la tête.
— Comment la partager de manière équitable ? Voilà l'énigme...
Il ouvre les bras, laisse planer un silence puis il se tourne vers l'homme-lézard restée près de lui, les yeux au sol.
— Toi.
Un léger mouvement dans la salle.
— Tu es déjà monté sur cette estrade.
Sa voix est calme.
— Tu as déjà tenté ta chance.
Un petit sourire.
— Et pourtant... te voilà encore.
L'homme-lézard baisse la tête.
— Alors ? As-tu la réponse ?
Le père hésite.
Ses mains tremblent un peu.
— Non...
Un murmure traverse la salle.
Le roi penche la tête.
— Non ?
Un temps.
Puis l'homme-lézard relève légèrement les yeux.
— Mais...
Il s'arrête.
Respire.
— Je ne suis pas venu seul.
Le roi ne bouge pas.
— Ah ?
Le père se décale.
Lentement.
Et désigne Harold.



— J'ai amené... un petit génie.

Tous les regards se tournent d'un coup sur lui.

Harold se fige.

— Lui.

— Un enfant...

Le roi s'approche du bord de l'estrade pour mieux le voir.

— Et pourquoi lui ?

L'homme-lézard répond.

Plus doucement.

— Parce qu'il vient d'ailleurs.

Le roi regarde Harold.

— Toi. Approche. Viens, viens...

Harold avance. Il monte les marches.

Arrivé en haut, il regarde la poule. Puis la hachette. Il se gratte la tête. Un petit sourire.

— Si je comprends bien... dit-il doucement,

— vous voulez partager cette poule entre vous... et de manière équitable ?

Le roi hoche la tête.

— C'est cela.

Harold acquiesce.

— D'accord.

Il prend la hachette. Et sans prévenir, il coupe net la tête. Il la ramasse et la tend au roi.

— Pour vous, la tête, le cerveau de la poule... pour vous aider à prendre des décisions...

Un murmure. Dans la salle.

Deux coups secs. Harold coupe Les pattes.

Il les tend aux deux garçons.

— Pour vous. Parce que plus tard... vous devrez courir vite dans les combats à venir pour fuir ou foncer sur l'ennemi !

Les ailes maintenant. Il les coupe, les tend à la jeune fille.

— Pour vous. Vous en aurez besoin pour voler de vos propres ailes à l'âge adulte.

Un léger mouvement dans la foule. Tout le monde semble craindre la réaction du roi resté stoïque jusque-là...

Puis Harold relève la machette et d'un geste sec, il tranche le croupion. Le regarde une seconde. Et le tend à la reine très sérieusement.

— Pour vous. C'est une part qui vous fera honneur.

Un silence. Un vrai. La reine devient rouge. Rouge vif. Comme une tomate cueillie en plein mois de juin. Elle détourne légèrement la tête, sans savoir où regarder.

Harold ne sourit pas.

Il continue. Comme si tout était normal.

Il saisit le corps de la poule et le montre à la foule.

— Et moi, bien, je prends ce qu'il reste. C'est équitable. Parce que chacun reçoit ce dont il a besoin.

Il regarde le roi. Droit dans les yeux.

— Non ?

Un silence.

Personne ne bouge.

Tous les regards sont sur le roi.

Même les gardes.

Immobiles.

Le roi ne dit rien.

Il regarde Harold.

Longuement.

Très longuement.

Sans sourire.

Sans bouger.

On n'entend plus rien.

Pas un souffle.

Puis un petit bruit. Un souffle. Le roi baisse légèrement la tête. Ses épaules tremblent. Et soudain, il éclate de rire. Fort. Très fort.

Un rire qui remplit toute la salle. Qui résonne et se communique aussitôt à l'assemblée... Le roi se tient le ventre.

— Ah ! Ah ! Ah !



Il s'essuie les yeux. Puis il s'arrête d'un coup. La salle aussi...

Il se redresse, regarde Harold. Ses yeux brillent.

— Intéressant...

Un silence.

— Très intéressant.

Il descend une marche.

Puis une autre.

Sans quitter Harold des yeux.

— Tu coupes. Tu donnes. Tu expliques. Et tu oses. J'aime ça. Tu n'es pas comme les autres. Toi... Quel est ton prénom ?

Harold lui répond aussitôt. Le roi se tourne vers la salle.

— Mes chers invités... Nous avons peut-être trouvé... notre bouffon !!!

Un instant.

Comme suspendu. Et viennent alors tout à coup des myriades d'applaudissements. Et des huées qui rappellent à Harold les groupies d'un chanteur à mininettes...

Les gens crient. Les gardes frappent le sol de leurs lances.

CLAC.

CLAC.

CLAC.

— Harold Le bouffon !

— Harold Le bouffon !

Le mot se répand. Comme une vague. Harold ne bouge pas. Il regarde autour de lui. Les mains qui frappent. Les visages. Les yeux brillants Il ne comprend pas. Pas vraiment. Le roi sourit très large. Il s'approche encore et pose une main sur l'épaule d'Harold.

— Bienvenue...

Il hésite une seconde puis murmure :

— Tu vas beaucoup nous amuser.

Un frisson traverse Harold. Il recule d'un pas. Mais la foule continue. Plus fort. Encore et encore.

Le bruit devient étrange. Trop fort. Comme un bourdonnement. Les visages se déforment un peu. Les lumières tremblent. Le sol aussi.

CLAC.

CLAC.

CLAC.

Le son change. Devient métallique. Répétitif. Très proche.

Harold cligne des yeux.

Une fois.

Puis deux.

Les applaudissements s'effacent. Les voix disparaissent. Le château s'efface.

D'un coup. Harold ouvre les yeux. Le métro. Le bruit des rails.

Régulier.

CLAC.

CLAC.

CLAC. Il est assis sur la banquette où il s'est assoupi. Son skate toujours serré contre lui.

Il respire vite. Regarde autour. Quelques passagers. Personne ne le regarde. Comme si de rien n'était.

Il se redresse.

Lentement.

Passes une main sur son visage.

— C'était...

Il s'arrête.

Regarde ses mains.

Ses doigts.

Puis son skate.

Toujours là.

Il avale sa salive.

Le métro ralentit.

Une voix annonce la station.

Harold reste immobile.

Un instant.

Puis il murmure :

— N'importe quoi...





Quatrième part de fromage

À bord de « L'aventure »

— Ah, te voilà ! lance sa mère depuis le salon.

Elle repasse des draps d'un geste régulier.

Son père est là aussi, assis devant la télévision.

Les images d'une chaîne d'infos défilent.

— Ça va ? demande-t-il sans détourner les yeux.

— Oui...

Harold enlève ses chaussures et ses chaussettes, les pose sans faire attention.

Il avance vers la cuisine dans l'idée de combler un petit creux qu'il sent dans son ventre.

Il ouvre le frigo. La lumière blanche s'allume.

Il regarde. Ses parents n'ont pas fait de courses mais il reste encore des morceaux de fromage bleu.

Il le sort, le pose sur la table et le déballe méticuleusement du papier aluminium, Le fromage brille tellement qu'Harold plisse les yeux.

— Bizarre...

Il s'en coupe un morceau. La lame scintille au contact de l'aliment. Harold ne s'en inquiète pas.

Il goûte, ce n'est pas mauvais, mais ça n'a pas vraiment le goût d'un fromage. On dirait de la pâte à crêpe un peu sucrée. C'est étrange. Pas mauvais mais spécial... Il mâche lentement. Réfléchit. J'ai beaucoup rêvé aujourd'hui... Il hausse les épaules. C'est sans doute normal. Il regarde encore le fromage. Il n'en reste qu'un quartier, il hésite à le terminer. Le morceau restant est appétissant, on dirait qu'il respire, mais Harold ne s'attarde pas. Il referme le papier aluminium sur le dernier quartier et le range dans le frigo.

Dans le salon, rien n'a changé. Le fer glisse. La télévision parle. Ses parents sont là. Mais ailleurs.

Harold passe sans s'arrêter.

Il rejoint sa chambre, son bureau, son cahier ouvert.

Les exercices de maths. Il s'assoit. Motivé, il prend un crayon à papier, regarde les chiffres, ils bougent un peu, drôle d'effet optique.

Il cligne des yeux. Il commence. Un calcul puis un autre mais les lignes dansent et se mélangent.

Les chiffres se croisent, s'emmêlent. Harold soupire. Les maths c'est vraiment prise de tête. Ses paupières deviennent lourdes. Il pose sa tête sur son avant-bras plié sur le bureau. Le stylo glisse de sa main et tombe sans bruit sur la moquette de sa chambre.

Harold ne le voit pas.

Il est déjà parti. Ailleurs.

Un craquement très léger. Un autre bruit. Ça se passe au-dessus de lui. Des pas lents mais lourds...

Harold ouvre les yeux. Il ne reconnaît pas sa chambre. Les murs ne sont pas blancs.

Il y a du bois. Partout. Des planches arrondies. Il se redresse.

Le sol est dur, et il bouge un peu. Ce n'est pas stable. La pièce penche par moments.

D'un coup, Harold glisse. Il pose les mains au sol. Qu'est-ce que... Un choc. Le bois craque. Tout tremble. Comme si la pièce flottait.

Harold se relève avec difficulté.

Le sol monte puis descend.

Il entend des voix au-dessus.

Des cris.

Des ordres.

Le plancher grince.

Harold lève la tête.

— Il y a quelqu'un ?

Un nouveau choc.



Plus violent.

La pièce s'incline.

Il manque de tomber mais se rattrape contre un mur.

— Hé !

Mais personne ne répond. Il n'entend qu'un bruit de fond qui fait penser à... la mer !

Harold lève les bras et frappe fort contre le plafond.

— Hé ! Ho ! Y a quelqu'un ?!

Rien. Alors il recommence. Plus fort.

— Hé ! Ho !

Un bruit, enfin ! Des pas, juste au-dessus. Puis un grincement. Une planche bouge. Une ouverture. La lumière entre d'un coup.

Harold cligne des yeux.

Une tête apparaît. Un homme pas rasé. Le visage dur.

Ses yeux s'arrêtent sur Harold. Il ouvre la bouche.

— Un clandestin !!!

Harold sursaute. L'homme disparaît puis revient avec un autre homme qui n'a plus de cheveux sur le caillou mais une barbe de bûcheron.

— Allez ! Sors de là !

Ils attrapent Harold. Le tirent sans attendre hors de la cale, Harold grimace.

Il est dehors.

La lumière.

Le vent.

Le bruit.

Partout.

Harold ouvre grand les yeux.

Le pont.

Des cordes.

Des voiles.

Des hommes.

Qui courent.

Qui crient.

Qui tirent.

Le bateau avance.

Sur la mer.

— Capitaine ! Capitaine !

Les hommes qui ont attrapé Harold le poussent en avant.

— On a trouvé ce moribond dans la cale !

Harold trébuche, se rattrape.

Un homme s'avance vers lui. Les deux brutes reculent d'un pas.

Il s'arrête devant Harold, le toise de bas en haut. Sans parler. Harold le scanne en même temps.

Ses bottes en cuir satiné montent sur le haut de ses cuisses, ses bras recouverts d'une chemise à jabots lui confère des airs de noblesse mais son visage est celui d'un vieux loup de mer aguerri.

Il pose une main lourde sur l'épaule d'Harold.

— Alors... Qu'est-ce qu'on a là ?

Harold ne répond pas. Le vent souffle fort. Les voiles claquent. La mer fait déborder ses escarbilles par-dessus-bord et jette de l'eau sur le pont.

Le capitaine se penche un peu.

— Tu sais où tu te trouves ?

Harold hésite, il regarde le capitaine puis autour de lui.

Le pont.

Les cordes.

Les hommes.

Il ne répond pas tout de suite. Ses yeux montent vers le haut du mât. Très haut. Le vent souffle.

Un tissu claque au sommet. Noir. Harold plisse les yeux à cause des rayons de soleil qui reflètent dans ses pupilles. Un dessin blanc : un crâne avec deux os croisés...

Son cœur accélère. Il regarde le capitaine.

— Vous êtes des pirates ?

Un silence. Le vent hurle. Le capitaine ne sourit pas mais ses yeux changent.



— Enfin... dit-il lentement, quelqu'un qui regarde.

Un léger mouvement autour d'eux.

Les marins échangent des regards.

Certains sourient. D'autres non.

Le capitaine se redresse.

— Oui, en effet, nous sommes des pirates !

Il se penche vers Harold.

— Et toi...

Sa main se resserre légèrement sur son épaule.

— Tu es sur mon navire ; « L'Aventure », Présente-toi donc !

Le capitaine attend.

Harold hésite.

— Harold...

Sa voix est basse.

— Harold Smith.

Le capitaine plisse les yeux.

— Harold Smith ? Et comment as-tu atterri dans la cale de mon navire ?

Harold regarde ses pieds puis relève la tête.

— Je ne sais pas, monsieur...

— Emmanuel Wynne ! Enchanté... Jeune Smith ! Mais ne me raconte pas de balivernes, ne me dis pas que tu ne sais pas sur quel navire tu es monté ?

— Je vous assure que si... Je ne sais même pas comment j'ai atterri là...

Le capitaine sourit puis regarde les membres de son équipage, puis se met à rire fort entraînant le rire de tous les marins autour d'eux.

— Vous entendez ça, ce gosse ne sait pas comment il a atterri là, ha ha ha ! C'est la meilleure celle-là.

Il se redresse. Fier.

— Tu es à bord d'un brigantin de premier choix capturé aux Anglais il y a peu, le 4 août 1700 pour être précis.

Il s'arrête.

Regarde Harold.

— Au large des côtes d'Afrique.

Le vent souffle.

— Et ce navire...

Il pose une main sur sa poitrine.

— est sous mon commandement.

Un silence.

— Moi.

Il relève la tête.

— Wynne le terrible !

Le drapeau claque.

Le crâne.

Les os.

Le cœur d'Harold bat plus vite.

Mais soudain...

— Bateau à l'horizon !!!

Un cri.

Très fort.

Tout en haut.

Un marin suspendu dans les cordes.

— Un bateau marchand !

La voix du capitaine explose.

— À vos postes !

Tout s'anime.

D'un coup.

Les marins courent.

Partout.

Des cordes tirées.

Des voiles qui claquent.





— Toi !

Le capitaine attrape Harold par l'épaule.

— Avec moi !

Il le pousse.

— À l'arrière !

— T'as voulu monter sur l'aventure, t'en as rêvé ben maintenant t'y es, tu vas être servi là !

Il lève le poing et crie.

— Tu vas voir ce que c'est d'être un pirate !

Ils avancent vite. Très vite. Le pont tremble. Les marins courent dans tous les sens. Certains grimpent dans les cordes comme des singes. D'autres crient, s'énervent, s'équipent avec des armes en tout genre : épées, pistolets, couteaux...

Le vent leur fouette le visage. Ils montent sur une échelle souple, très haut, pour atteindre une tourelle.

Le capitaine colle une longue-vue à son œil. Ferme l'autre.

— Une corvette anglaise !

Il rit fort.

— Parfait !

Il se tourne et harangue son équipage. Sa voix couvre tout.

— Vingt sabords !

Les marins se figent une fraction de seconde.

— À bâbord !

Le bateau change légèrement d'angle.

Le pont grince.

— Amarrez les huniers ! Larguez les perroquets !

Les hommes grimpent toujours plus haut dans les cordes.

— Gonflez les voiles !

Le vent s'engouffre d'un coup. Les toiles claquent et se tendent.

— Au maximum !

Le navire accélère.

— La prise ne doit pas nous passer sous le nez !

— Hourra ! Hourra ! crient les marins.

— On approche ! On approche !

Le bruit des avirons se mêle au vent.

— Bravo mes enfants ! hurle le capitaine. Armez les canons !

Des hommes courent, ouvrent des trappes, sortent la poudre.

Le bateau file droit devant vers la corvette anglaise et tous les marins entonnent maintenant un chant de combat.

Hou ! Hôhô ! Hou ! Hôhô !

Ouhô ! Ouhô ! Ouhô ! Ouhô !

Alerte ! Alerte ! Nous voilà ! Nous voilà !

Drapeau noir ! Tête de mort et deux tibias !

Nous voilà ! Nous voilà ! Nous les casse-pieds !

Drapeau rouge levé ! On va vous exploser !

Pas d'quartier ! Pas d'quartier !

Hou ! Hôhô ! Hou ! Hôhô !

Ouhô ! Ouhô ! Ouhô ! Ouhô !

Allez ! Le temps presse pour les flibustiers !

Dépêchez ! Dépêchez ! Faut pas traîner !

Vos cales et vos bourses sont à nous désormais !

Soyez sages... ou vous serez écorchés ! Sans pitié ! Sans pitié !

Hou ! Hôhô ! Hou ! Hôhô !



Ouhô ! Ouhô ! Ouhô ! Ouhô !

Alerte ! Alerte ! Nous voilà ! Nous voilà !
Drapeau noir ! Tête de mort et deux tibias !
En avant ! En avant ! Navire à dépouiller !
Les casse-pieds sont là ! Drapeau rouge levé !
Pas d'quartier ! Pas d'quartier !

Hou ! Hôhô ! Hou ! Hôhô !
Ouhô ! Ouhô ! Ouhô ! Ouhô !

Allez ! Nous les casse-pieds on est pressés !
Sans jaser ! Sans jacter ! Faut embarquer !
Le vin ! Les femmes nous attendent au port !
Donnez-nous tout votre or et vos trésors !
Têtes de mort ! Têtes de mort !

Le chant s'arrête. Une seconde.

— Tirez les canons !
BOUM ! Le premier coup part. Puis un autre. BOUM ! BOUM !
Le bateau tremble.
— Parez pour l'abordage ! hurle le capitaine Wynne.
— Hourra ! crient les pirates.
Harold sursaute. Les sabres sortent. Les couteaux brillent.



Les deux navires se rapprochent.

CHOC.

Ils se collent.

Les pirates bondissent, hurlent.

Mais soudain, l'un autre cri. Plus fort.

— À L'ABORDAGE !!!

Des hommes surgissent e l'autre bateau.

Beaucoup. Très nombreux. Trop nombreux.

— Des corsaires ! s'écrie le capitaine.

Trop tard. Ils sont déjà là.

Sur le pont. Les pirates reculent.

Le combat éclate.

Des corps tombent.

Harold regarde, figé, les pirates tomber un à un.

Très vite. Trop vite. Il comprend. Ce n'est pas un jeu vidéo. Pas du tout. Il recule. Il faut partir...

Il regarde autour de lui, cherche une issue mais à part se jeter à l'eau... pour se donner en pâture aux requins, il n'y a rien ! Aucune issue. À moins que... Il se souvient. Il a aperçu une petite barque accrochée à l'avant du bateau. Alors il court. Il se faufile entre les jambes des combattants. Évite un coup au passage. Un autre. Tombe. Se relève. Passe sous une épée. Saute au-dessus d'un corps. Il finit par atteindre la barque de secours. Il saute dedans. Ses mains tremblent. Il défait les cordes.

Une. Puis deux.

Puis la dernière, il la saisit et la fait glisser, c'est un système de poulie qui permet de faire descendre doucement la barque le long de la coque du grand navire.

Harold retient son souffle.

Plouf. L'eau.

Il attrape les rames.

Et c'est parti.

Le bateau s'éloigne.

Le combat aussi devient plus petit.

Harold prend le large. Il respire.

Il regarde autour.

Rien.

Juste la mer.

Partout.

Immense.

Il se sent petit.

Très petit.

Tout petit.

Le vent souffle.

Doucement.

Harold regarde l'horizon.

Encore.

Puis ses yeux se ferment.

Tout devient flou.

Le soleil lui tape sur la tête.

La mer.

Le ciel.

La barque.

Tout devient flou, et disparaît.



Cinquième part de fromage

L'homme du désert

Harold ouvre les yeux sur le plafond de sa chambre.

Son cœur bat encore un peu vite. La mer. Le bateau. Les cris. Sa fuite. Tout est encore là dans sa tête puis ça s'efface doucement. Il se redresse, regarde ses mains puis autour de lui : son bureau, ses affaires. Tout est à sa place. Encore un rêve...

Son ventre gargouille. Il grimace.

— J'ai faim...

Il se lève, traverse le couloir. La maison est calme. Le salon est vide, ses parents doivent dormir.

Il va dans la cuisine, ouvre le frigo. Le fromage bleu. Encore là.

Le dernier quartier. Il le prend, le pose sur la table, déplie le papier aluminium.

Lentement. Un bruit. De papier froissé. Harold fronce les sourcils.

Il regarde mieux. Le papier aluminium est doublé avec un parchemin en papyrus, il le fait glisser pour le sortir et le tient déplié pour y lire ce qui est écrit en petits caractères.

Ses doigts tiennent encore le papier. Au moment de les lire, il a entendu la voix de Djella dans son esprit comme si elle les lisait à sa place. Comme si elle venait de lui chuchoter dans l'oreille.

Harold pose le parchemin sur la table qui s'enroule sur lui-même aussitôt. Il regarde le fromage. Il ne résiste pas à l'envie de se faire un sandwich entre deux tranches de pain de mie toasté. Son ventre gargouille encore. Alors il s'exécute et attend le clic du grille-pain.

Le pain saute. Il sort les tranches encore chaudes, pose le fromage dessus. Le bleu fond un peu et s'étale. Il referme, croque. Une fois. Puis deux. Le goût est là. Toujours aussi étrange. Toujours aussi bon. Il mange en silence debout dans la cuisine sombre. Puis il se lèche les doigts.

Sorti de la cuisine, il traverse le couloir à pas lents. Il jette un coup d'œil vers la chambre de ses parents.

La porte est fermée. Aucune lumière. Alors il continue jusqu'au salon. Il jette un œil par la fenêtre. La cité est calme. Seules quelques fenêtres d'immeubles sont éclairées, des insomniaques sans doute...

Au loin dans le ciel, un croissant de lune domine.

Un instant.

Rien.

Puis une petite lueur. Là.

Juste devant la vitre.

La lueur grandit, devient ronde. Une bulle, comme celle qui les a transportés, Pitchoune et lui, dans le village dans les nuages. Mais cette fois-ci, elle est vide. Elle se gonfle et dégonfle doucement, comme si elle respirait, dans l'attente d'un passager.

Harold entrouvre la fenêtre. La bulle se rapproche, il grimpe sur le rebord de la fenêtre et s'y insère.

Nouveau départ !

La bulle monte.

Sans bruit. La nuit s'efface.

Harold regarde autour de lui.

Des nuages.

Partout.

Et au loin des lumières suspendues. Il reconnaît le village dans le ciel. Son cœur se serre. Mais la bulle ne s'arrête pas. Elle descend vers une immense forêt. Elle frôle les arbres. Harold voit des scintillements dans les branches. Ce sont les créatures mi-oiseaux mi-fées qui volent, chantent et dansent à son passage comme pour lui faire une haie d'honneur.

Mais la bulle passe. Elle remonte et survole une montagne.

Un œil te guidera un jour

*Quand la nuit sera trop sombre
Avance au cœur de la forêt
Là où les mystères grondent
Là où les créatures vivent
Mi-oiseaux et mi-fées
Derrière la montagne étrange
Un roi t'attend caché
Plus loin encore tu marcheras
Jusqu'au désert brûlant
Et au-delà, près de la mer
Tu comprendras enfin*





Un château.

— Le roi délirant... se murmure Harold.

Il pense à lui. À son rire. À la folle énigme.

Puis la bulle s'éloigne déjà. Elle quitte la terre et file au-dessus de la mer. Immense et mouvementée.

Au loin : des éclairs. Des explosions. Deux navires en feu. Mais la bulle continue. La mer disparaît. La terre réapparaît. Blanche. Au loin.

Des maisons, un port, des bateaux, une ville entière avec ses ruelles, ses toits aux couleurs bigarrées. Des dômes brillants comme des boules de verre, puis des terres sèches et bientôt du sable. Des chameaux allongés et immobiles. Des silhouettes endormies. Des dunes.

Encore et encore.

À perte de vue.

Le ciel change.

La lumière aussi.

La bulle ralentit.

Enfin. Très doucement.

Elle descend vers le sol et se pose sans bruit sur le sable.

Et flop ! Elle disparaît. Comme si elle n'avait jamais existé.

Harold est seul, debout, au milieu du désert.

Le silence.

Partout. Du sable à perte de vue.

Harold se met à courir. D'abord doucement puis plus vite.

Il crie de joie, saute dans le sable. Glisse sur une pente, fait des roulés-boulés, se relève, court sur les dunes comme un fou.

Le soleil monte. La chaleur arrive d'un coup, écrasante.

Harold ralentit puis s'arrête. Essoufflé. Il enlève son tee-shirt. Le jette mais ça ne change rien. La chaleur est partout. Il transpire beaucoup. Sa gorge brûle. Il a soif. Il avance encore un peu puis tombe dans le sable comme un insecte.

Il n'a plus de force. Il voit quelque chose. Là-bas...

Une forme. Une tente. Petite mais réelle.

Harold plisse les yeux.

— De l'eau...

Il se traîne jusqu'à elle.

Puis plus rien.

Noir.

Quand il ouvre les yeux, il est allongé à l'ombre dans la tente.

L'air est frais.

Il regarde autour : un tissu. Des coussins. Et dans un coin : quelqu'un.

De dos.

Une silhouette.

Une tunique bleue.

Un tissu blanc sur la tête.

La personne ne bouge pas.

Elle prépare quelque chose.

Une odeur.

Douce.

Du thé.

Harold se redresse un peu.

La personne tourne la tête.

D'un coup.

Ce n'est pas une femme.

C'est un homme à la peau foncée. Ses yeux noirs brillent. Calmes.

On ne sait pas son âge. Ni jeune ni vieux.

— Salam, dit-il doucement.

Harold hésite.

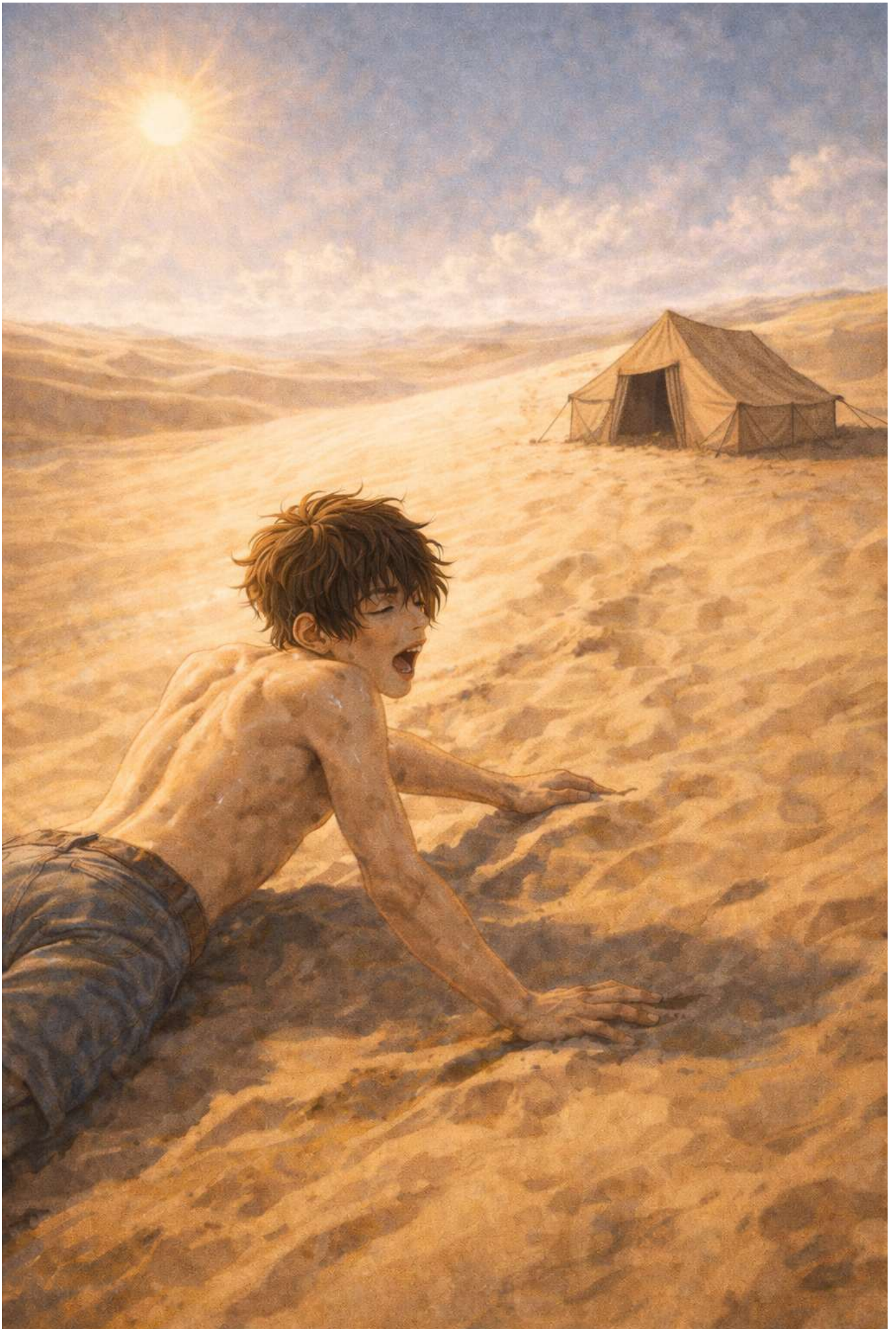
Puis répond.

— Bonjour...

— Tu veux du thé ?

Harold hoche la tête.

Sans réfléchir.



L'homme lui tend une tasse.

Harold la prend, boit, le goût est frais.

Comme de la menthe. Ça glisse dans sa gorge. Ça fait du bien.

Beaucoup de bien.

Il respire mieux.

Son corps se détend.

Il boit encore. Le silence revient. Harold regarde l'homme. Longtemps.

Puis il décide de parler.

— Comment tu t'appelles ? demande Harold.

— Aswane.

Un silence.

— Qu'est-ce que je fais ici ? Je ne comprends rien... À chaque fois que je m'endors... je pars ailleurs...

Aswane sourit.

— Peut-être que tu manges trop de fromage...

Harold fronçe les sourcils.

— Non je plaisante, C'est la vie, mon frère. C'est le cycle de la vie, vivre et rêver... C'est tout simplement la vie...

— Toi, aui es-tu ?

Un temps.

— Je suis le dernier des Outragés.

— Les Outragés ?

— Avant... mon peuple vivait simplement.

Il invite Harold à s'asseoir au centre de la tente, plie ses genoux pour se rapprocher du sol et tracer un cercle dans le sable avec son doigt.

— On partageait.

On riait. On vivait, on mangeait, on dormait, on rêvait. Tout comme toi...

Un petit silence.

— Puis les hommes ont changé. Ils ont voulu plus. Toujours plus.

Il rajoute des cercles au premier cercle qu'il a tracé, encore et encore...

— Ils ont tellement voulu acquérir de choses qu'ils ont oublié ce qu'ils avaient à l'origine, il pointe son doigt au cœur du premier cercle...

— Oublié quoi ? demande Harold.

Aswane le regarde calmement.

— Ils ont oublié l'essentiel...

Un silence.

Le vent passe.

Doucement.

Harold baisse les yeux.

— Et toi... tu es venu ici ?

— Oui.

— Parce que je ne voulais pas oublier.

Un temps.

— Et tu es tout seul ? Tu ne t'ennuies pas ? demande-t-il.

Aswane sourit.

— Non.

Il lève les yeux vers le ciel.

— Je voyage dans les rêves.

Harold ne dit rien.

— Quand on rêve, on n'est jamais seul.

Le silence revient.

Mais il est doux.

Harold regarde Aswane.

Longtemps.

Puis il s'approche et le serre dans ses bras.

Très fort.

Sans savoir pourquoi.

Aswane ne bouge pas. Il pose une main sur l'épaule de l'adolescent, doucement, et lui dit :

— Garde ça en toi.



Un temps.

— Le monde fera tout pour te le faire oublier.

Il appuie légèrement sa main sur son épaule.

— Ce que tu as vu, ce que tu ressens... c'est fragile.

Le vent passe.

— Mais c'est là que tout commence.

Un silence.

— Ne cherche pas à comprendre trop vite. Vis. Regarde. Écoute.

Il retire doucement sa main.

— Et quand tu doutes...

Il esquisse un sourire.

— Reviens au centre...



La lettre à Élise

Harold se réveille. Tout est calme. Il repense aux rêves, aux rencontres, aux voix, aux paysages. C'était incroyable. Puis il se redresse. Mais aujourd'hui, je reste réveillé, pense-t-il, enfin, je vais essayer. Il se lève, s'habille, termine son devoir de maths, vite fait.

Les chiffres dansent encore dans sa tête mais il arrive à faire les trois calculs demandés. Pas sûr que ce soit juste, mais la maîtresse verra qu'il n'a pas complètement séché sur l'exercice...

Avant de prendre la direction de l'école, il va sonner chez Élise.

La porte s'ouvre. Ce n'est pas Élise. C'est sa mère. Son visage est fatigué. Ses yeux sont rouges.

— Harold...

Un silence.

— Élise n'est pas là.

— Ah...

— Elle est à l'hôpital.

Le cœur d'Harold se serre.

— Pourquoi ?

La mère hésite.

Puis dit doucement :

— Elle est tombée. Elle a fait une crise d'épilepsie.

— Elle s'est blessée ?

— Oui, ils lui ont fait trois points de suture au genou... dit la mère. Mais sa voix tremble.

Un silence.

Harold baisse les yeux puis les relève.

— Ça va aller ?

La mère le regarde.

— Oui...

Harold hoche la tête.

— Faut pas que je me remettre en retard, je repasserai...

— Vas-y, file...

En classe, l'exercice du jour est de raconter son dernier voyage. Quelle idée ! Harold choisit de faire d'une pierre deux coups...



Élise,

Ta maman m'a dit ce qui t'est arrivé. J'espère que tu vas vite aller mieux.

Il m'est arrivé des choses bizarres. Je crois que j'ai fait des rêves pas comme les autres. J'avais vraiment l'impression de les vivre en vrai...

Je suis allé dans un village dans les nuages avec Pitchoune. Les gens fabriquaient du vent sur des vélos d'appartement pour chasser les tempêtes et les orages.

Ils étaient trop mignons. On aurait dit des adultes restés enfants. Ils étaient hyper gentils.

Après, je me suis retrouvé dans une grande forêt.

Il y avait des fées avec des ailes et des créatures louches mais tranquilles.

J'ai même croisé un escargot hérisson... mais sans coquille et sans pics.

Du coup, il ressemblait à un tronc d'arbre...

Tout le monde chantait dans ce rêve.

C'était beau.

Pour continuer dans l'étrange, j'ai rencontré une famille de lézards humanoïdes.

Ils m'ont conduit auprès d'un roi un peu ouf. J'ai participé à un concours de bouffonnerie.

J'ai découpé une poule et donné les morceaux à sa famille en expliquant pourquoi... un peu n'importe comment mais j'ai gagné !

Le rêve d'après, j'ai flippé.

Je me suis réveillé dans la cale d'un bateau pirate.

Tu ne vas pas me croire... j'ai réussi à m'enfuir sur une barque pendant qu'ils se battaient contre des corsaires.

Ensuite, j'ai refait tout le voyage dans une bulle, comme un chewing-gum qui vole.

Elle m'a posé dans un désert où il faisait super chaud.

Un homme m'a récupéré dans sa tente.

Il m'a fait du thé à la menthe et m'a parlé doucement du sens de la vie...

Je n'ai pas tout compris... mais j'ai retenu qu'il faut aimer la vie, ne pas avoir peur de rêver,

et ne pas oublier d'où l'on vient.

J'aurais aimé que tu sois avec moi.

Je t'aurais tout montré.

Je t'aurais pris la main. On serait partis ensemble. Tu sais... si on recroise une de ces bulles,

on fera le voyage ensemble. Elles peuvent nous emmener très loin.

Si tu veux...

J'attends ton retour avec impatience.

Harold

